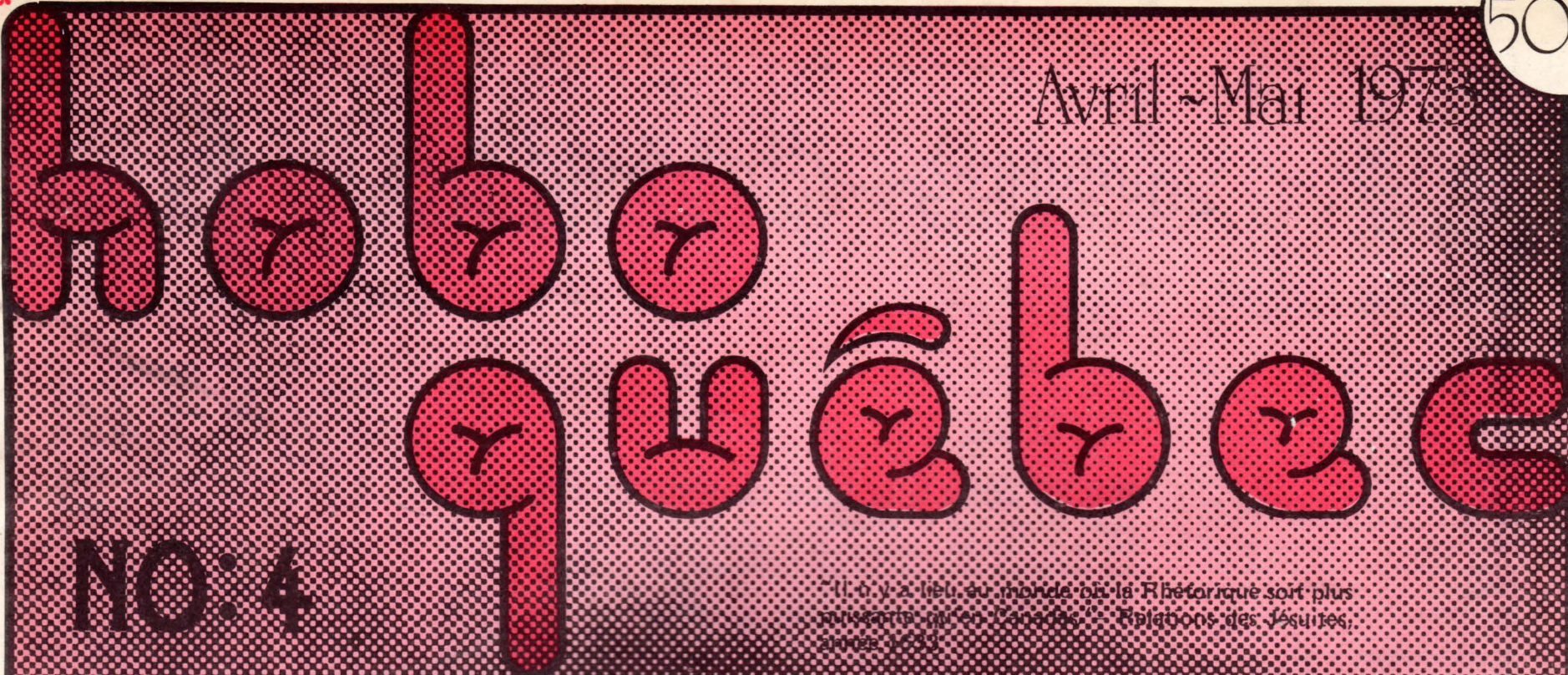


50¢

Avril ~ Mai 1973



NO: 4

"Il n'y a lieu au monde où la Rhetorique soit plus  
nécessaire qu'en Canada." Relations des Jésuites,  
année 1633.

Dans le comité de lecture

Michel Beaulieu, Claude Brault, Paul  
Chamblant, Louis Gauthier, Jonathan Page,  
Patrick Strahan, le bison-roi, Denis Vanier.

Des illustrations/images de

Roger Charbonneau, Pierre Charbonneau, Roger  
Desroches.

Pastec, pages zéro et dix, Denis Veil.

écritures et images



# deux poèmes

andré roy

qui lui colle à la joue comme le cinéma

s'écaille dans le maïs soufflé

songe parallèle et elle

y glissent les aplats d'eau

et délie le maquillage

un peu en image de ça



où pour fondre dans les décors

circule et huilée en ses cordes

fertile ni glissement terrien

surcroît à cette danse

(pointe cycle méga)

arabesques intérieures en si peu de jambes



# CHRONOQUE

"Maman, qu'est-ce que la poésie?"

Michel Beaulieu

"La poésie, mon enfant, c'est des millions de petites coques prêtes à éclater instantanément." Une tite fille demanderait sans doute à son père qui expliquerait patiemment ou la ferait taire en haussant les épaules, c'est selon. L'humeur, la saison, les emmerdements sua job, la tendreté des spaghettis.

En fait, je suis surtout si content de me retrouver dans les mêmes pages que Patrick Straram le Vison Rabi (de rabies (latin): rage, donc le vison enragé) dont je lis depuis lurette et toujours avec autant de plaisir les chroniques. Il est de la race des éveilleurs, on ne le sait pas encore assez avec ce sommeil si aisé dans le pays qui nous concerne. Si content, dis-je, de retrouver les tonalités de sa voix, ces passages de majeur en mineur et versa, que j'ai plutôt envie de lire ses papiers dans le troisième numéro que je viens de recevoir par la poste que d'écrire ces quelques feuillets dans le purgatoire de ma cuisine avec en arrière-fond les musiques cosmiques de l'orchestre Mahavishnu avant de passer à In A Silent Way de Miles Davis qu'accompagne le même John McLaughlin. Salut Patrick!

Dans le temps, il y a bien quinze ans et des poussières, j'écrivais mes premiers "poèmes", non sans avoir lu quelques poètes. Le hasard a voulu que je lise avant tout les québécois. Avant même de connaître les noms de Baudelaire, de Verlaine ou de Rimbaud, cette Saint-Trinité de nos collègues (et il suffisait de demander à quiconque de citer son "poète préféré" pour qu'invariablement revienne au bout de la langue un de ces trois noms — c'est aussi qu'ils étaient notre seule pâture officielle), je lisais les poèmes de Grandbois, de Giguère, de Ouellette, de Pilon et de quelques autres qui parcouraient le monde pour la perte des âmes. Le hasard étant que mon père connaissait le père de l'un des fondateurs de l'Hexagone d'une part, possédait la première édition des Iles de la Nuit, illustrée par Pellan, et les tirages de Giguère, d'autre part. De quoi vous mettre l'eau à la bouche. Il y avait aussi ce très grand poète, Saint-Denys Garneau, et ce poète très mineur, qu'on en dise ce qu'on en voudra, Nelligan. Bon. Qu'est-ce que la poésie.

Voyons, voyons, de François Villon à Ezra Pound, la poésie passe par toutes les formes possibles, et de Dante à Claude Gauvreau, donc. J'ai envie de vous raconter des histoires sereines et douces. Il était une fois... il était une fois... plutôt que de tenter de nouer les liens qui font que toute poésie est poésie. Le lieu commun entre ces poètes disparates, c'est d'avoir fait de leur oeuvre une entreprise de haute exigence. Et Dylan Thomas, alors? Aussi. Et Paul-Marie Lapointe que la pointe du scandale n'a jamais même effleuré? Oui, mille fois plutôt qu'une. Certainement un des plus grands poètes vivants. Tout le monde connaît Paul-Marie Lapointe? Et pourtant...

On comprendra que la poésie n'est pas affaire de facilité. Malheureusement trop d'entre nous écrivent de la poésie à défaut d'autre chose, parce que le texte, en étant relativement court, peut correspondre non plus à une exigence, mais à une certaine forme de facilité. Quand je lis Jacques Bernier, dont le troisième recueil de poèmes, *Réminiscences*, vient de paraître aux Editions du Jour, j'avoue que je suis pour le moins sceptique. Dès qu'un "poète" veut faire autre chose que ce qu'il est lui, il ne fera jamais qu'autre chose. Duguay n'a pas encore fait beaucoup de petits, mais ça s'en vient, et c'est beau dommage. Les imitateurs de Michel Tremblay ne seront jamais que des imitateurs. Le mainstream de la poésie est lyrique. Les flashes ressortent du visuel. Un flash visuel en poésie ne passe pas parce que l'oeil poursuit sa course sans se soucier trop trop des obstacles. Tandis que le lyrisme, par son mouvement même retient l'attention. De là à dire que toute recherche est inutile, il y a quand même une marge à ne pas franchir. Quelle qu'elle soit, la poésie procède toujours de la recherche, d'un travail sur le matériau même de l'écriture. Aucune facilité n'est tolérable. Mais il existe des tonalités qui semblent faciles sans l'être. "Maman, qu'est-ce que la poésie?"

Tout tourne autour de tout. Ça s'appelle la gravité. Mais encore: LE POETE EST UNE MERE. Il donne le sein à ses lecteurs encore plus que sa queue, bien qu'il la donne aussi, et tout et tout. Son lait est bien meilleur que celui

d'une vache et on n'est pas obligé d'ajouter de vitamines, c'est déjà ça de pris. Avez-vous lu Maïakovski? Parti pris va publier ses poésies complètes. A ma connaissance, il s'agira du seul Maïakovski complet existant sur le marché en français. Attendez de découvrir ces images fulgurantes. Pourtant, c'est une poésie faite dans une bonne part pour être lue dans les usines. Croyez-vous encore que les ouvriers sont insensibles à la beauté? Claude Gauvreau aussi s'en vient aux mêmes éditions, en prenant son temps. Mais imaginez un peu le travail de moine pour corriger les épreuves de cette oeuvre monumentale et iconoclaste. Faut corriger lettre par lettre dans Gauvreau. Pas comme dans un texte ordinaire. Ici tout est inconnu, en dehors des habitudes de lecture où l'oeil saisit le mot dans son ensemble.

La poésie est invention. Roger Desroches, en tentant d'établir de nouveaux rapports, fait oeuvre de poésie.

Mais je n'ai pas de formation universitaire pour vous envoyer toutes sortes de belles définitions, et j'ai toujours préféré lire des romans à des ouvrages théoriques. Et tous les jours je bois deux pintes d'eau. J'écoute la musique d'Iry Le June. C'est une des plus belles choses qui soient. Et quand je lis la poésie russe, je sais que les québécois auraient pu en écrire une bonne partie. Toute cette nostalgie, ces espaces inouïs qui nous appartiennent aussi.

J'écris dans la cuisine, même en ayant une pièce dans la maison qui devrait me servir de bureau. Je n'arrive pas à me défaire de la cuisine. Ce que j'écris dans le bureau est toujours moins bon que ce que j'écris dans la cuisine. Ce qui ne veut pas dire que ce que j'écris dans la cuisine soit beaucoup plus que potable. M'enfin!

Quand je lis les récents poèmes de Pierre Morency, publiés à l'Hexagone sous le titre *Lieu de Naissance*, il y a des choses qui me font absolument jouir. Quand je lis François Charron, aux mêmes éditions, ça suinte l'ennui. Est-ce à

dire que l'un est "meilleur" que l'autre? Oui. Mais pour moi seul. Un autre dirait exactement le contraire. Qui des deux aurait raison? Moi. Bien sûr. Mais d'abord pour moi. Je ne sais même pas s'il est question d'avoir tort ou raison. Il y a toujours toutes sortes de raisons derrière la raison que c'en fait mal parfois de sentir que la guerre du Vietnam était une guerre économique derrière tous ces écrans de "bonnes intentions".

Or la poésie, tension et mouvement, a aussi un rôle politique à jouer. Je ne parle pas de 'la' politique, mais du politique. Et la poésie la plus évidemment 'politique' n'est pas nécessairement celle qui joue le mieux son rôle. Le malheur du Québec, c'est de peu connaître ses poètes. Sauf à l'occasion d'une cristallisation autour de l'événement, comme ce fut le cas à l'occasion de la publication de *Terre Québec*, de Paul Chamberland, ou de *l'Homme rapaillé*, de Gaston Miron, ce qui n'enlève rien à la valeur intrinsèque des deux écrivains pré-cités. Mais j'ai eu si souvent à faire face à des lecteurs qui pouvaient citer par coeur des pages et des pages de Miron et qui pourtant ne connaissaient pas le premier mot de l'oeuvre capitale de Paul-Marie Lapointe, un des plus grands poètes vivants, je le répète, dans le monde entier. Bien avant Duguay, et très différemment de celui-ci, Paul-Marie Lapointe a utilisé la musique: les structures du jazz, les principes de l'improvisation se retrouvent à travers toute l'oeuvre, bien que celle-ci soit extrêmement structurée. Mais un solo de Charlie Parker ne laissait rien au hasard non plus: nous sommes encore loin d'Albert Ayler ou de Gato Barbieri, plutôt près des riffs. Poésie: art de vivre, mouvement, tensions, mais aussi rythmie. Un poème est mal fait quand on ne peut pas le lire à voix haute sans s'enfarger dans les mots et leurs liens.

Tout ça est encore vague et sert de prétexte: il faut bien commencer quelque part et trois cent pages ne suffiraient pas à définir ce qu'est la poésie dans ses multiples ramifications. Je tenterai donc, mois après mois, de montrer en quoi tel ou tel recueil est poésie, en quoi tel ou tel autre n'en est pas. Amusez-vous bien. Ce que je tenterai de faire de mon côté.

## REVUES

Stratégie Pratiques signifiantes, nos 3/4, Hiver 1973; des textes de François Charron, Pierre Sylvestre, André Beaudet, Gaétan St-Pierre, Nicole Brossard, Michel Vachey et Roger Des Roches, et des études de Marc Angenot, Claude Labelle et Michelle Provost.

Main Mise, no. 21, mars '73. Nouveau format, nouveau prix. Des chroniques régulières de Jean Basile, Pierre "le fou" Léger, Paul Alessandrini, Jacques Thériault, Richard Thérien.

## LIVRES

Le Cycle de la parole, Denis Drolet et Alain Roberge, Editions de l'oeuvre 1973.

## ACCUSE DE RECEPTION

Le Nouveau Théâtre québécois par Michel Bélair, Editions Leméac (Coll. Dossiers), 205 p.

Médée par Marcel Dubé, Editions Leméac (Coll. Théâtre canadien), 124 p.

Coeur de Hot-Dog, poèmes par Jacques Clairoux, Editions du Jour, 168 p.

Le Bel ici, Jean-Pierre Petit, Fides 1972.

Pour qui chantent les fontaines, Marcel Sabella, Fides 1972.

Poèmes, Marie-José Thériault, Fides 1972.

Le Joul de Troie par Jean Marcel, Editions du Jour, 236 p.

Max-Walter Swanberg, un conte érotique par Louis Geoffroy, Editions l'obscène Nyctalope, 38 p.

Les Problèmes du cinématographe par Roger Des Roches, Les Herbes Rouges.

Sortie-Exit-Salida par Suzanne-Jules Lefort, Editions du Jour (coll. Proses du Jour), 119 p.

## ERRATUM:

Une erreur typographique dans le numéro 3 (page 9) nous a fait omettre un passage du texte du Claude Saint-Germain. Nous reproduisons le passage in extenso:

Et je dis que ce Nouveau Monde n'est pas une société neuve ou une égalité entre les hommes ou la mort de l'Argent. Non, la serrure de la porte, c'est le Corps. Il faut absolument que le Corps soit transformé, métamorphosé, qu'il commence sa vraie vie. Et ceci, c'est le mystère, l'énigme à résoudre. Comment m'y prendre pour changer un bras ou une jambe ou le coeur? prendre chaque partie de mon corps et l'élever à la Beauté de la Perfection? leur donner une force égale à la force divine? Autour de moi il n'y a rien qui puisse me permettre cette sublime transformation.





# DENIS VANIER



Préface de Denis Vanier au livre "La libération technique de Suzanne Francoeur", refusée par Lucien Francoeur le Billy the Kid léonien au chien chaud & Le Club des Jeunesses Minibrixistes.

Au professeur Clément qui m'a tatoué l'oeil d'Horus le niveau graphique du verbe voir.

"Et c'était avec de la chair  
faire de l'éternel  
quoi qu'on dise"  
Langevin

Les images obscènes sont là pour nous rappeler les exigences d'une conscience libérée et subversive.

Il n'est aucune révolution sans radicalisme explicite au niveau de la vie quotidienne.

Prendre et manger Suzanne Francoeur; Le corps le plus important, celui de la passion.

Prendre et manger tout le monde pendant que les bombes éclatent.

Décharger dans une camisole de force en suçant les bouncers parallèles / libération technique / ce que nous pouvons faire de mieux pour la libération des autres, c'est ce que nous ferons de plus libérateur pour nous-mêmes.

Suzanne Francoeur n'est heureusement pas Nicole Brossard, son écriture n'est pas un concubinage maladif entre les boss stylistiques et les crosseurs opportunistes des Ed. du Jour, mais une de taverne et d'amoureuse basée sur l'altération de la conscience monosociale.

De la pornographie religieuse, sacrée; avec la marijuana le début d'une forme de la révolution, l'augmentation du tonus vagal.

Le désir, c'est la prière.

Un livre plein de french-kiss et de maladies de femme.

A l'heure où la police monopolise l'information le terrorisme culturel et l'utopie irrécupérable sont nécessaires.

Il faut détruire la langue, le style, ne travailler qu'avec l'au-delà multisexuel de l'écriture: images tribales et solitaires.

Une poésie d'iroquois martyr.

Denis Vanier (langue de feu)  
TAVERNE CHERRIER  
Février '73

"Les poètes, on a pitié de vous autres" Marcel Paradis

Continuer les baisers d'Aigle blanc d'Amérique à Loup-Ardent.

FOURREZ VOTRE PUSHES

"Les séances à minuit des 9-10, 16-17, 23-24 mars sont annulées pour permettre à certains freaks de se désintoxiquer.

Nous espérons par cette mesure favoriser à l'avenir un climat plus serein."

Cinéma Outremont

Suppression tellement évidente de la part de l'autoritarisme créateur, mis en place et contrôlé par les plus dégénérés qu'une culture peut subir, mais qu'ils disent qu'elle commet.

Le lieu où s'agit un cinéma est aussi important que le cinéma lui-même.

Manoeuvre répressive de la part de la direction de "l'Outremont", s'appliquant uniquement à une "classe sociale" —... certains freaks de se désintoxiquer au profit d'une autre qui n'est là que pour recevoir images et idées fixes.

La création libre et subversive est automatiquement récupérée par de tels contrôles.

Nous n'accepterons la culture que le jour où une oeuvre d'art nous fera décharger.

Le cinéma est l'endroit idéal pour fumer un joint  
"Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma". (Straram)

Denis Vanier  
Claude Chamberland, Cinéma parallèle.

"Dans la piscine de la chambre des morts, les serpents opérés bandent sur des photos de police."

"Les communications sont déjà coupées  
les plotes rock de mescaline  
lancent des baggies de menstruations  
aux portes des Ed. du Jour."

"Les vengeurs illuminés sont jeunes  
il faut atteindre la sainteté  
jeuner et fourrer  
pratiquer l'ablation du pis aux vaches sacrées."

"Tous les matins au réveil, 15 minutes de méditation  
devant la photo de Paul Rose, tirée d'Allo-Police."

La Torche jaunit ses midols dans l'eau de vichy du tribunal  
à son signal, la vérité se passe un doigt  
explore ses dernières pontes d'ananas  
et si tout est calme appelle la police.

Da Giovanni étampe ses carrés de jam  
dans le dos des niggers québécois  
et la plote Eaton est un camp de concentration  
pour les fish-sticks pollués de Radio-Canada.

Cellule 418  
des ganglions impurs actionnent le marqueur du silence

Le gardien épileptique vient baver dans le grillage  
et albinos, au dîner de courts cheveux de plastique blanc  
pigmentent le baloney  
mais nous nous sommes la Haute Société.

Rapport du ministre

Etant des Karmas indiens  
nous ne pouvons plus supporter l'existence d'extracteurs  
tout ce qui inocule l'homme dans ses sous-basements  
les plus huileux.  
Chaque nuit nous les voyons baiser le siège.

Ils ne peuvent nous admettre.

Denis Vanier

Dans le numéro 3, la photo de Denis Vanier et la carte d'invitation au lancement de "Lesbiennes d'acid" sont de Rodolphe Conan.

Journal d'écritures et d'images  
C.P. 464, Succ. 'C', Montréal.

Responsables du numéro:  
Claude Robitaille  
André Roy  
Jacques Lalonde  
Serge Lemay

Chroniques de:  
Michel Beaulieu  
Claude Beausoleil  
Paul Chamberland  
André Roy  
Patrick Straram

Abonnement:

1 an: \$3.00 (normal)  
1 an: \$5.00 (soutien)

(faire chèque ou mandat-poste au  
nom du journal Hobo-Québec)

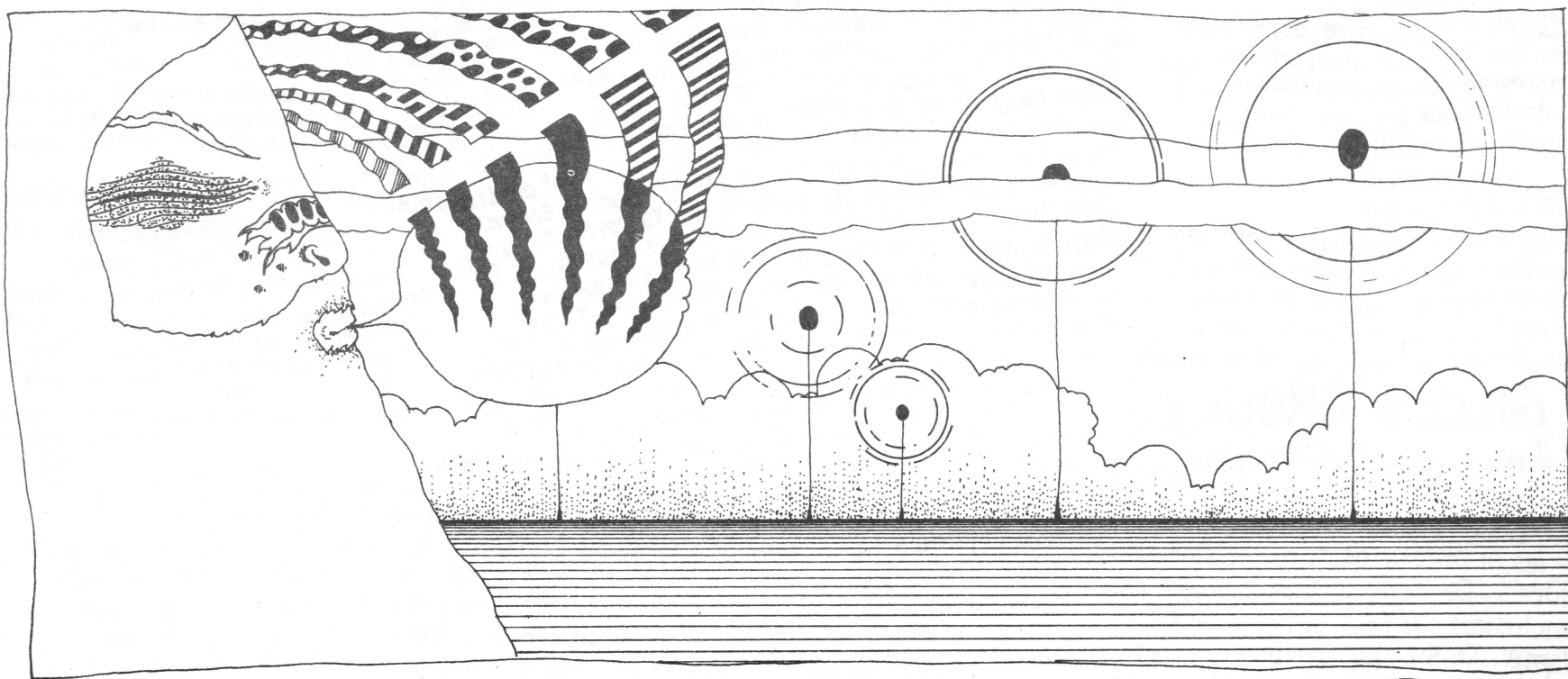
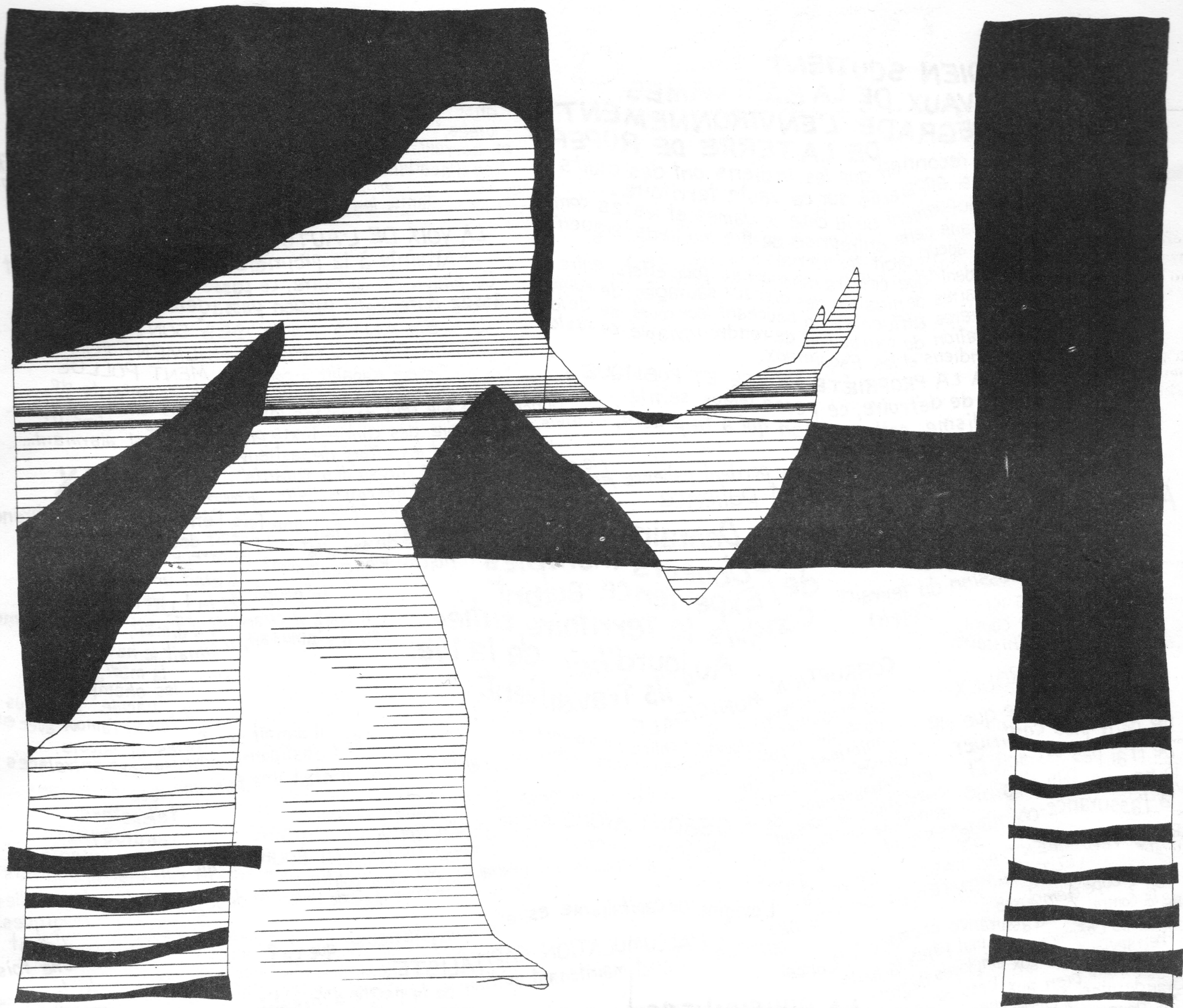
Dépôt légal:  
Bibliothèque Nationale du Québec

Imprimeur:  
Imprimerie d'Arthabaska

Distribution:  
Benjamin News  
Diffusion-Québec (librairies)

(La direction n'endosse pas nécessairement les idées émises  
par ses collaborateurs et participants)





LES PROPHÉTÉS AÉRONAUTIQUES

Roger Des Roches,  
21.4.70

Note: Ces encres sont d'une facture particulière, un Surréalisme graphique presque abstrait, alliant symboles ou formes vaguement réalistes et graphismes. Surréalisme suivant de près son parallèle littéraire élaboré alors dans "Corps Accessoires" publié en 1970. Autant un choix fut-il pris dans mes écrits de développer un travail autre, plus formel, plus restrictif, hors des volutes mystérieuses du Surréalisme, de même en fut-il du travail plastique que je mis à partir de ce moment périodiquement en veilleuse. Cette note ne se veut surtout pas rejet d'une certaine période dans l'un ou l'autre des champs touchés au cours d'une évolution, mais affirmation de celle-ci qui, malheureusement, n'a pas encore produit dans mon dessin de manifestations satisfaisantes.

Roger Des Roches  
21 janvier 1973.



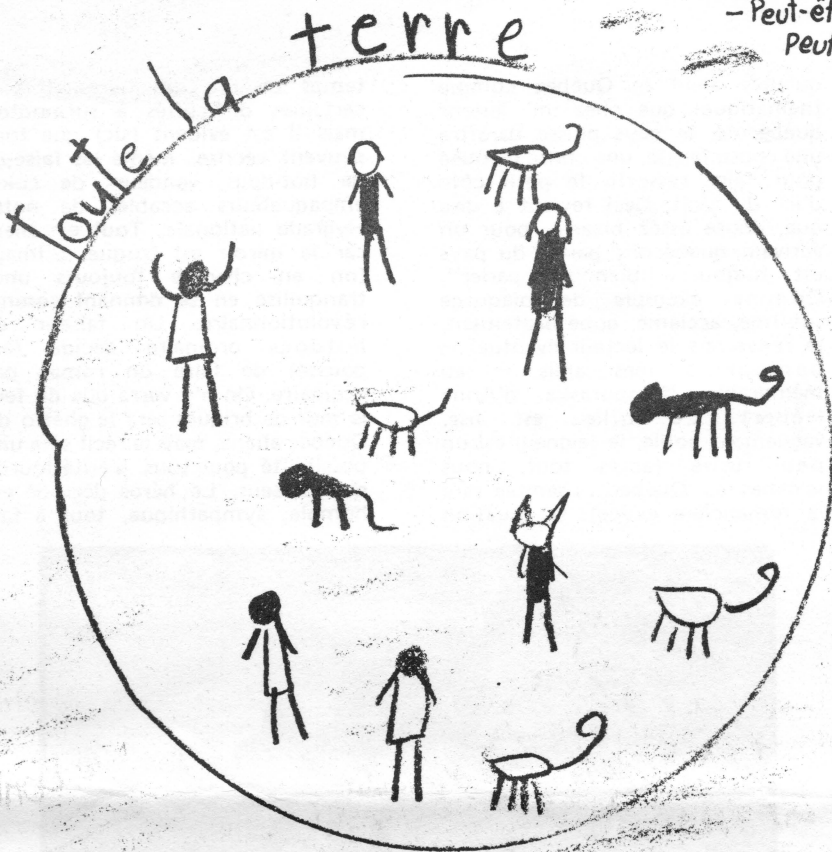




**ELSA**, comme n'importe quel enfant mis en situation d'émettre, quand je sais capter, m'alimente d'une énergie qui procure inmanquablement lumière, puissance et paix

## AMOUR - PAS DE POLLUTION

"pas de machines, pas de magasins mais des magasins en paille la nourriture c'est gratuit - il a pas d'argent dans ce pays-là."  
"Toute la terre seront obligés de venir à discuter de cette pollution. Le responsable sera ligoté si il arrête pas la pollution, et sera condamné à mort. (Dans le dessin d'Elsa, la terre est réunie pour faire le procès du responsable)  
"Qu'ils lèvent la main" de tous ces hommes, et disent: "ce responsable pourquoi il a fait la pollution?" Tout le monde le dit: "Il voulait rendre la terre malade." Mais un jour, cette terre sera guérie de ce responsable de pollution, et de cette maladie."  
"S'il n'y avait pas de pollution sur la terre, les animaux seraient en liberté: ils ne se sentiraient pas en prison. Les animaux seront libres, ils ne se sentiraient pas coupables. Ils feront la gentillesse avec les hommes. Si tellement il fait la gentillesse, à un moment donné, comme les moutons, ils donneront la laine aux hommes."



**Je mets à mort le Grand Paranoïaque qui guette tout le temps n'importe quel révolutionnaire, et ça du dedans même de sa peau**

**IL Y A 20 ANS DISPARAISAIT STALINE**

Le juge ANTONIO LAMER: "Nous allons devoir décréter la mort d'un légalisme étroit, inculte et paralysant"  
28 juillet '72: l'agent GOULET poursuit et abat ANDRÉ VASSART  
16 janvier '73: le juge ANDRÉ CHALOUX acquitte l'agent GOULET  
PIERRE GRENIER, un jeune de Ste-Thérèse:  
"C'est ce même juge qui condamne deux jeunes à 2 ans de prison avec sursis pour avoir, non pas tué, 'accidentellement' un policier, mais tout simplement tracé un 'V' à la peinture rouge!" Le juge LAMER:

"Les citoyens doivent se débarrasser de leurs peurs, exiger une information rigoureuse, s'interroger sur leur avenir et participer lucidement à tous les mouvements de réforme susceptibles de redonner à notre société l'équilibre dont elle a besoin."

"...il a été révéle qu'une entente de principe est intervenue entre l'Association canadienne des radiodiffuseurs et les corps policiers du Canada pour contrôler l'information en temps de crise... assurer au public une information plus réaliste et exacte."

JEROME CHOQUETTE:  
"...un plan qui permettrait au premier ministre ou à n'importe quel personnage officiel d'entrer directement en ondes dans toutes les stations de radio du Québec, et, possiblement, toutes les stations de télévision."

**CLAUDE LACHAPPELLE**

"Nous voulons forcer les politiciens à faire la grève s'ils veulent une augmentation. On pourrait voir comment ça fonctionne pas de politiciens."  
"29 ans de contribution au système et de travail dans le système. Aujourd'hui sans travail, le système ne me donne plus rien."  
"La meilleure façon de combattre le système, c'est d'y contribuer le moins possible, pour les choses qui sont croches actuellement."

FRANÇOIS CLOUTIER:  
"Il est temps que l'ordre règne ici et qu'une poignée d'activistes cessent de faire chanter toute une population."

A- J'gâge que tu penses, en tant que transmutant, que n'importe quel groupe opprimé génère un potentiel convertible en énergie révolutionnaire.  
B- C'est absoluble.

A- Ben l'Eglise nous dit qu'y a juste une classe révolutionnaire: les prolétaires. T'es rien qu'un crépusculaire ravagé de fantasmes.

B- Je suis un opprimé dynamique par la Machine sociale harmonique en expansion. Mais je sais que seule la classe ultramajoritaire des producteurs peut débrancher et pulvériser la Machine cacapitaliste en mettant définitivement l'autre classe sur la liste de l'assurance-chômage.

A- T'admetts?

B- Pas du tout. Je constate. Seule l'activation transmutante de la Machine sociale harmonique arrache quelqu'un à sa condition de "produit" capitaliste pour l'incorporer au commando des déjà Sans-Classe, qui arrive de plus en plus vite dans un paysage qui ne l'attendait pas.

CHARLES PERRAULT, chef du Conseil des boss:

"...à mes yeux, la croissance économique ne peut passer que par la réalité nord-américaine de la dynamique de l'entreprise... C'est faire preuve d'un irréalisme criant que de s'imaginer que les relations avec le reste du Canada ne seraient pas sérieusement affectées par l'indépendance politique du Québec."  
"...déjà, la législation québécoise du travail est l'une des plus libérales au monde..."

"Le procureur général du Québec s'apprete à entreprendre 44 nouvelles poursuites contre des syndicats d'enseignants et leurs dirigeants qui seront accusés d'avoir enfreint la loi 19 les amendes peuvent aller de \$ 5,000 à \$ 50,000 par jour." "un légalisme étroit, inculte..."

**l'arme absolue c'est un parfum, propagé à partir d'un clair visage illuminé de joie pure, et conscient de l'horreur tout le temps**

jour et nuit, les gens bandent et mouillent. A midi dans les cafétérias les restaurants. Matins et soirs, dans les métros, les autobus, les trains de banlieue. Ils ont de l'appétit pour autre chose que les seules compensations de la "vie de famille." Pendant ce temps-là, les films-de-cul servent à faire marcher la même Biztrusse qui empêche tout le monde de jouir. Mais tout de même, l'Excitation sexuelle collective fait juste de commencer ses bienfaits ravages..."

## le temps des assassins

HENRY MILLER

"On doit différencier au plus près son propre moi, et ce faisant, découvrir sa relation intime avec l'humanité entière, même la plus dérisoire. Conséquence est le maître-mot. Mais il est bien la grosse pierre d'achoppement. Car il s'agit de consentement total et non de soumission."

Dans la léproserie planétaire, la croûte des murs et des peaux s'irise déjà du remède infailible que nous distillons à même notre maladie, volontairement aggravée jusqu'aux dernières extrémités. La lumière perce à travers nos blessures, et nos encombrants pansements, que désormais nous déchirons de joie comme une momie se réveille pour aller baiser son double glorieux et lui servir de combustible - à jouissance.

Tous les médecins du compromis sont à dénoncer comme des cadavres vicieusement stérilisés. Nous n'entendons plus rien à leurs codes - ils disparaissent à nos yeux, dans le formol de leurs scaphandres.

Leurs savantes précautions étaient les barreaux de nos cages. Les bretelles du Mastic à matraques s'élèvent à rien pu finir tout autour de la terre. Tout le monde se débat pour ne pas se noyer dans la gomme-baloune. Les lianes de l'histoire achevent en vitesse de ligoter l'espèce "homme sapiens" à l'énorme boulette de steak haché d'adresse qui lui servira de tombeau. Pendant ce temps-là, l'ingénieur galactique avertit ses collègues que le "monument de marbre" planète terre sera bientôt prêt à être livré.

"L'humanité est en train d'agoniser dans les métros et les autobus. Nous sommes rendus à la Dernière Heure de l'Âge de Fer, nous couvons à pic au fond de l'entonnoir capitaliste. Voici l'avènement de l'Homme-masse et de son dieu Trouduc." \$ Trouduc.

vive les

**PÉLO:**

"Ben oui! je suis fou. Et après? Je suis fou, donc je suis libre. Quelqu'un qui n'est pas fou ne peut pas être libre. C'est par la folie qu'on peut pénétrer un être et lui donner une chance de liberté."



La Fabrique d'Écriture - Paul Chamberland



# LIRE AUJOURD'HUI

## Les Fausses Lectures

Claude Beausoleil

Si le lecteur fabrique ses héros, la lecture — heureusement — peut les défaire. La tradition culturelle, ce n'est pas ce qui nous étouffe. Son absence — relative — est même ce qui pourrait dans une certaine mesure définir notre originalité. Ne pouvant sans cesse revenir (flash back théorique versant dans l'indice cumulatif) sur Octave Crémazie and sons, les adeptes — frénétiques dirait H. de M. — de la littérature québécoise s'inventent des héros/mythes qui sont fatalement choisis dans le présent because le manque flagrant de morts célèbres. Plusieurs écrivains sont ainsi voués à être des vivants-morts ou des morts-vivants. Alain Grandbois! Robert Choquette! Rina Lasnier! F. Antoine Savard! Au fait, sont-ils morts ou vifs? Dans cet ordre d'idée, regardons ce que la critique traditionnelle a inventé comme mythe autour de deux écrivains québécois que l'on perçoit souvent à divers niveaux d'analyse comme étant des producteurs d'épopées d'ici.

Au Québec, rapidement les écrivains et leur oeuvre — souvent mince — deviennent des classiques. C'est le cas de Anne Hébert, considérée autant pour sa très minime production poétique (60 pages) que pour sa peu vaste production romanesque (2 romans), et c'est également le cas pour Jacques Godbout, le Anne Hébert Pepsi. Analysés en fonction du pays — terre mythique, liberté à venir, etc. —, ces écrivains ne profitent-ils pas d'un tel prétexte pour grandir l'importance de leur oeuvre, tout en s'en défendant bien? Leurs livres sont attendus, et ce qui n'est pas négligeable, lus. Mais à quoi tient ce phénomène? Acceptés automatiquement, ces récits sont toujours lus et analysés en rapport avec le contexte québécois. Au sujet d'Anne Hébert, citons le magazine Châtelaine et questionnons ce court texte:

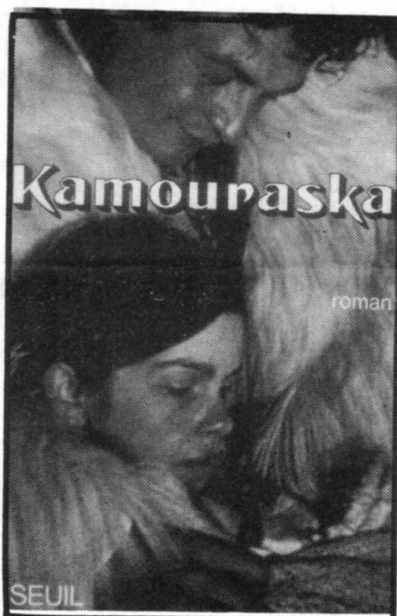
"L'oeuvre littéraire d'Anne Hébert, dont le professeur Jeanne Lapointe disait qu'elle représente "la plus personnelle expression du Canada dans le monde" s'impose comme l'une de nos oeuvres majeures. Pourquoi écrire? Anne Hébert s'en est expliqué: "La vie ici est à découvrir et à nommer; ce visage obscur que nous avons, ce coeur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités par nous..."

La dimension du pays est volontairement désincarnée. Anne Hébert alimente nébuleusement son triste mythe. Dédaigneusement poussiéreuse et anachronique, on en fera le porte-parole du pays (à Paris...). Refusant de nommer les contextes ou s'inscrivent (ou pas) ses récits, la critique bourgeoise lira là tout l'inverse. Et même si le seul lieu nommé dans *Les chambres de bois* est Paris (évidemment), la progression de Catherine passant des ténèbres à la vie sera encore une fois faussée et vue/lue comme la progression lente et poétique (ouf!) de la naissance de notre peuple tenace, etc. Pour ce qui est de Godbout, disons qu'il sera plus malin, nous y reviendrons. Rien ne me semble moins québécois que ce Docteur Jivago sophistiqué que madame Anne Hébert a pris 12 à écrire dans son appartement parisien. Rien ne me semble moins québécois que les aventures délurées de ce Thomas D'Amour né in P.Q. pour les besoins de la publicité.

Comme tous les québécois qui lisent des livres pour tromper l'hiver, j'avais lu (noir sur blanc) les trois premiers récits de Jacques Godbout. Auteur de talent, cinéaste, co-fondateur de la revue *Liberté*, etc. — comme disent les bien-pensants qui pensent bien

penser. Godbout: un québécois qui a même réussi à se faire publier (ouf!) aux mêmes éditions que celles de Madame Anne Hébert (parisienne en ravissante capeline Nouvelle-France, Prix Général de tous les Gouverneurs)! Godbout: un qui s'affirme ailleurs et ici! Godbout: un auteur dynamique qui ne craint pas de définir la réalité québécoise! Et j'en passe, et j'en laisse pour les suppléments littéraires de *La Presse* et du *Devoir*.

Or, je n'ai jamais partagé — avec essouffant — cet affolement de la critique et même des consommateurs avertis (bien ou mal). Les recherches formelles



m'apparaissent pourtant audacieuses, la conscience de l'écriture qui s'écrit (travail concret du texte considéré comme notion centrale) se faisait rare au pays de Yves Thériault. *L'Aquarium* (1962, éd. du Seuil) est un récit nettement désincarné; des colonisateurs (dont un québécois) s'ennuient dans l'humidité de l'exotisme. On parle de bazar, de tour du monde voilé/dévoilé par des lunettes-soleil qui se savent modernes. *Le couteau sur la table* (1965, éd. du Seuil) laissera le jeu/rupture à l'état d'ouverture, le choix ne sera pas fait, l'équilibre du discours n'est ébranlé que par la brisure visuelle, typographie qui trompe le déchirement réel du pays. Cette fois, un Québec parabolique est le lieu du choix. La table est bien loin de la réalité mais des tics de langage, une imagerie locale, une situation conflictuelle (anglaise/québécois) sont explicites d'une volonté de faire québécois. Mais tout ceci semble plaqué. Le Québec est placé au centre du récit (oppresseur/oppressé) mais il demeure une parade. Je sais qu'il ne faut pas dire publiquement (et encore moins par écrit, car dans notre aliénation économique-culturelle nous refusons la controverse interne surtout lorsqu'elle s'étale dans une chronique littéraire que nous voulons lieux de louange de toutes nos bêtises à condition

"Justement, ils avaient besoin d'héroïnes."

Réjean Ducharme

"Vouloir être à tout prix un héros, c'est bien beau, c'est un idéal fantastique, mais combien réussissent dans leurs croisades?"

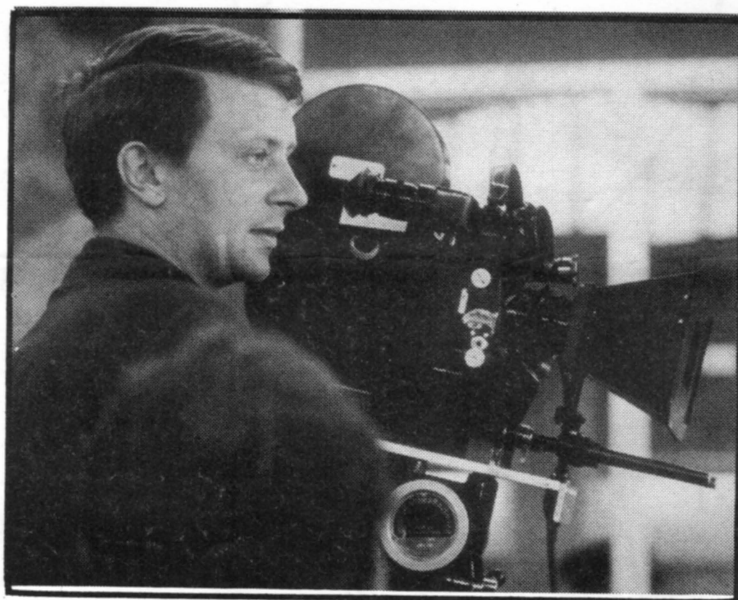
Martha Adams

"Qui le premier osera se trahir devant l'autre."

Anne Hébert

qu'elles aient le Québec comme thématique) que chez un auteur québécois, le pays puisse paraître une chose fausse, une chose plaquée pour faire ressortir le petit côté d'ici du récit. Ceci revient à dire que, chose assez bizarre, pour un écrivain québécois, parler du pays est toujours "bien en parler". Comme exemple de plaquage sublimé, acclamé, gobé béatement, je renverrais le lecteur éventuel — bonjour à mes amis — au mémorable *Kamouraska* d'Anne Hébert. Le milieu est aisé, vaguement noble, le seigneur est un peu rustre (après tout, nous sommes au Québec... semble dire la romancière exilée), la situation

temps de lire des livres. Il y a certaines difficultés à surmonter, mais il est évident (sic) que tous peuvent vécrire, même les faiseurs de hot-dogs, vendeurs de coke, empaqueteurs accablés de notre Hygrade nationale. Tout est bien, car le miroir est truqué. L'image (on en cherche toujours une) tranquillise en se donnant comme révolutionnaire. Un faiseur de hotdogs ordinaire décide (est poussé) de faire un roman pas ordinaire. On n'y verra que du feu, le mur de briques sera le ghetto du Québec aliéné, mais le récit sera une possibilité pour tous. Vérité lourde de non-sens. Le héros dégradé est humble, sympathique, tout à fait



romance une période troublée (1837), l'aliénation, la répression se retrouvent feutrés derrière un délicat écran de givre régional. C'est si joli le Québec du XIX<sup>ème</sup>. On finirait par croire qu'Elizabeth est le type même de nos arrières grand-mères. *Kamouraska* est une fresque historique pour tranquiliser l'establishment qui perçoit comme inquiétante la québécitude en voie rapide de défolklorisation.

Tout le monde<sup>1</sup> a lu *Salut Galarneau!*, cette image du Québec! Ce reflet du Québécois! Examinons cette image de plus près. Un faiseur de hot-dogs devient écrivain, au Québec le contraire est plus plausible, fréquent. Il s'emmure, déchiré entre vivre et écrire: il vécrit. L'image du prolétariat québécois est ici inversée, donnant bonne conscience à tous ceux — étudiants politisés et femmes de médecins — qui ont le

nous quoi! Bref, le lecteur croit identifier une réalité sociale alors qu'il n'identifie que sa propre réalité. En effet, il n'y a que le consommateur de Galarneau qui peut croire fermement à cette représentation trompeuse du réel. Le miroir se promène le long des boudoirs. C'est comme une photo de Saint-Henri dans un cadre design.

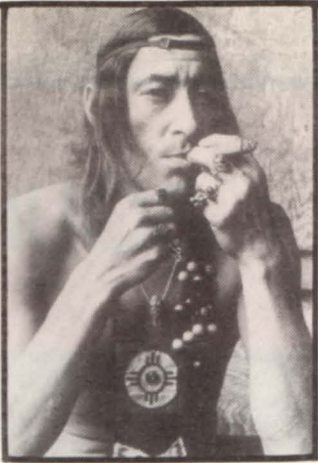
Le dernier récit, *D'amour, P.Q.*<sup>1</sup> (paru chez HMH/Seuil 1972), m'a consterné. Certains diront, rancœur personnelle! Je répondrai, non, dégoût. Ce récit est le plus parfait exemple de gadget pop-québécois-sweet. Et c'est exportable, nous l'avons vu... Ailleurs on trouvera cocasse, original. Ici, on délirera, on applaudira encore une fois notre aliénation qui refuse de se voir lorsqu'elle sert de pseudo-fond de décor. L'histoire est simple, deux

1 — Ne pas prendre ce *Tout le monde* au sens utopique où l'entend Raoul Luor Yaugud Duguay, mais au sens réaliste de "lecteurs éventuels", i.e. inscrits en littérature à l'université, amis de Godbout, Français curieux, étudiants de CEGEP qui suivent les cours — obligatoires — où s'impose l'éminent ouvrage.

1 — Le journal *Le monde* publiait un lexique pour que le lecteur européen se retrouve à travers toutes ces coquetteries provinciales... mais charmantes.

(suite page 17)





# écritures en situation

Nous, les sentiments nous poussent à demander à la raison des efforts extrêmes; et la raison éclaire nos sentiments.  
Bertolt BRECHT

On écrit pour être aimé, on est lu sans pouvoir l'être, c'est sans doute cette distance qui constitue l'écrivain.  
Roland BARTHES

par patrick straram le bison ravi



## 4 écritures de l'aujourd'hui / 1

Depuis "Petit manuel d'histoire du Québec" de Léandre Bergeron (éditions québécoises), "La dernière heure et la première" de Pierre Vadeboncoeur (éditions l'Hexagone/Parti Pris), "L'homme rapaillé" de Gaston Miron (presses de l'Université de Montréal) et "Québec occupé" de Jean-Marc Pottle et collaborateurs (éditions Parti Pris) — surtout "Une information totalitaire prise à son propre piège" de B.R., journaliste, et l'admirable autant/parce qu'unique ici "Jour après jour" de Jean-Marc Pottle Pio le fou —, parallèle au creux où s'est figé le Québec depuis octobre 1970, un manque existait, qui paralysait, au niveau principal de l'information/éducation, la critique radicale entreprise, absolument nécessaire au fur et à mesure que se poursuit, même et (se) modifiant, le procès historique du Québec socio-politiquement. Quatre livres reprennent et accentuent cette critique indispensable, indispensables. "Le Canadien français et son double" de Jean Bouthillette (éditions l'Hexagone), "Pour le parti prolétarien" de Charles Gagnon (éditions l'Equipe du Journal), "Pourquoi une révolution au Québec" de Léandre Bergeron (éditions québécoises) et "Indépendance(s)" de Pierre Vadeboncoeur (éditions l'Hexagone/Parti Pris), production inscrivant dans le fait québécois la théorie/pratique révolutionnaire en fonction de laquelle "faire" celui-ci, ou non.

Les signes de ce creux, Québec mis en vacance, selon un plan très élaboré, ne trompent plus. "Un programme pas pour intellectuels!" auto-publicise "Boubou" l'Appareil Idéologique d'Etat Radio-Canada. La société Québécoise n'est pas intéressée à publier "Presqu'Amérique". L'Office National du Film du Canada n'accepte pas la critique du capitalisme dans "24 heures ou plus" de Gilles Groulx le Lynx inquiet. Dupuis nouveau chef du Crédit Social québécois.

Cette vaste opération d'"ignorantisation" n'a qu'un sens. Elle vise à démunir encore plus les masses exploitées (classe ouvrière et tous consommateurs), et à rendre encore plus impuissante toute avant-garde. Elle coïncide avec un changement profond de la politique intérieure aux Etats-Unis, sur laquelle s'aligne "systématiquement" celle d'Ottawa, maintenant que la guerre au Viêt-nam est terminée, et dont le répressif n'est même pas dissimulé (Nixon mettant un terme aux programmes sociaux et éducationnels les plus "progressistes" de l'administration Kennedy).

Libéralisme, et anti-intellectualisme. Roland Barthes: "On dit qu'au sens où nous l'entendons aujourd'hui, intellectuel est né au moment de l'affaire Dreyfus, appliqué évidemment par les anti-dreyfusards aux dreyfusards." Barthes qui ne s'y trompe pas lorsqu'il parle d'"un jugement libéral (c'est-à-dire indifférent)", d'"un regard libéral, un regard de bonne volonté, disposition, hélas, impuissante à lever la mauvaise foi".

Les signes disent tous bien le même sens: l'imminence d'un

fascisme. Un processus historique auquel ne peut résister aucune culture qui tolère l'ignorance.

On ne pourrait plus fumer son herbe ou tripper à l'acide en paix et amour?

On pourrait faire le trip ultime: la chambre à gaz!

Le 13 décembre 72, premier jour à l'Hôpital Général Juif. Après le déjeuner, je commence la lecture de "Le Canadien-français et son double", de Jean Bouthillette. A 14 heures, vient me voir cette femme qui viendra presque chaque jour, dont l'amour/camaraderie est la structure à laquelle je m'accrocherai pendant 24 jours. Après le souper, je lis les journaux qu'elle m'a apporté. Dans "Le Devoir", une de ces lettres de Pierre Vadeboncoeur qui ajoutent à une information seulement "factuelle" l'analyse/critique inscrivant celle-ci dans son processus concret, qu'elle soit signifiante et qu'on ne puisse la détourner ou la banaliser. "C'est un de ces petits livres tout à fait exceptionnels qui disent le fond des choses. (...) Livre exigeant, difficile, mais clair. Nietzsche vante une certaine tradition de la pensée et du style français, concis, pénétrants, cruellement lucides. L'essai de Jean Bouthillette a droit à semblable louange. A notre échelle peut-être, c'est un sommet de l'analyse elliptique. (...) il ne s'agit pas seulement d'un essai, mais d'une sorte de tragédie, où le chant est remplacé par l'exposition progressive d'une pensée redoutable, incantatoire à force de sobriété et de rigueur, et où la succession mesurée et presque rythmée des idées tient lieu de mètres et de strophes, assez curieusement du reste. L'expression, en outre, en est souvent remarquable." Je finis le livre avant d'aller me coucher dans la chambre à quatre lits 4400.

Un livre sur l'essentiel: la dépossession. Qu'on pourra toujours, en dernier ressort, réduire à l'ignorance, qui la fonde, qu'elle secrète, qu'imposent des appareils pour lesquels ne compte que la perpétuation de l'ignorance du dépossédé, qui est si prompt à s'en flatter, belle inversion de la fierté, tout ce contre quoi "crie" ce livre, qui est ce livre parce qu'ainsi écrit, là où intelligence et beauté sont l'exigence préalable à l'écriture...

"La dépossession s'est faite invisible. Telle est la spécificité de la condition canadienne-française, l'originalité de notre malheur. S'assimiler de fait, c'est mourir à soi pour renaître dans l'Autre..." (p.50)

Et c'est bien cette renaissance dans l'Autre qui de nier son identité spécifique concrète infériorise le colonisé, ce simulacre. Fanon a dit l'essentiel. Bouthillette le dit en sa québécoitude, en traits d'une froideur qui cingle plus qu'elle accable.

"Le Canadien français est un homme qui a deux ombres. Et c'est en vain que nous feignons d'y échapper: l'ombre anglaise nous accompagne toujours et partout. Et dans cette ombre nous devenons ombre." (p. 15)

On ne peut plus brutalement dire un retrait du réel, une rupture de l'être. Le Canadien français est un personnage auquel il faut vitalement son auteur. Mais un auteur, c'est quoi? Un producteur. Un producteur de sens qui fassent le monde intelligible à celui qui y vit. Sous-entendre ici que les sens ne

tombent pas du ciel, que le producteur mènera à bien son projet selon qu'il sera lui-même le "lieu" d'une praxis et d'une poïésis, que c'est de l'affrontement avec ses contradictions qu'il éprouvera le besoin d'une nécessaire conscience, selon qu'il articule ou non le discours qu'origine le travail d'appropriation de sa nature. Mais, justement...

"A la nostalgie d'une vie antérieure qui supprime en même temps que l'Anglais une haine coupable, correspond un sentiment toujours actuel qui sublime et survalorise l'Anglais et nous rachète de notre haine. (...) il devient une sorte de mythe dans le régime actuel: il nous hypnotise, nous écrase sous sa supériorité. (Notre sentiment d'infériorité, avant d'être un "complexe", est le fruit d'une infériorisation réelle.) (...) Et nous cherchons d'autant plus à lui ressembler que nous désirons nous fuir. En lui nous nous valorisons: changer de raison sociale, c'est souvent changer d'âme." (p. 77,78)

Et voilà découverte la véritable aberration du Canadien français, ce qui de-nature ses conditions d'existence. Dédoublément, double jeu.

"Le dédoublément de la personnalité a conduit tout naturellement au double jeu politique, caractéristique des peuples dominés. Mais le double jeu, avant d'être une politique, est l'expression d'une dépolitisation." (p. 58)

Et au lieu de praxis et poïésis, il y a mimésis. Ce qui empêche le Québécois d'être, c'est le modèle américain, que transféré en Anglais il imite, dans un effort dérisoire d'adaptation à l'inexplicable, et qui va le dépolitiser. Que la contestation d'une jeunesse refusant la Chose établie emprunte à ce point, calquant sa dissidence sur une autre qui n'est pas d'ici, à des "effets" eux-mêmes produits par la Chose établie, voilà qui dénote assez la double appartenance, explique une ignorance du réel (et la mythologie de l'universel), expose d'autant plus au totalitarisme d'Appareils Idéologiques d'Etat qu'on n'affronte pas sans "savoir"... La dépolitisation est complète, les mythologies ressurgissent...

"... nous nous séparons en deux parts qui ne se reconnaissent plus, qui se dressent même l'une contre l'autre. Déchirée notre unité intérieure et éclatée notre synthèse organique, nous projetons dans la réalité canadienne une image brisée de nous-mêmes qui est l'expression d'un dédoublément de la personnalité collective. Nous sommes atteints dans la notion même de notre identité." (p. 46)

"Le Canadien français est un homme qui, à son insu, a vu son identité se scinder en deux parts faussement distinctes, dont l'une se charge de la présence anglaise et l'autre se détache du Moi collectif. (...) Faussée la relation à l'Anglais, c'est à sa racine psychique que l'en-soi canadien-français s'est faussé. Nous portons sur nous-mêmes et sur le monde un regard schizophrénique." (p. 49,50)

Il est possible que le schizophrène devienne un révolutionnaire quelque peu différent de celui qui a cours dans l'imagerie populaire et périlite. Mais ce n'est pas avec des névroses qu'on s'inscrit dans l'Histoire, et l'ignorance névrose...

"Dépossession nationale, notre

servitude est aussi dépossession du monde. (...) L'appartenance à un peuple n'est pas de soi une fermeture au monde. Elle est une des nombreuses identifications concrètes de l'homme, et par suite, un des enracinements essentiels de sa liberté. Se dire homme tout court n'est jamais qu'un raccourci: l'homme enraciné concrètement dans sa liberté se situe de plain-pied dans l'universel; l'asservi en est coupé." (p. 89)

"Mais si, par le jeu de l'être et de l'avoir, toute servitude porte en elle la liberté de l'asservi, le réflexe nationaliste, à travers notre Histoire, témoigne de notre instinct le plus profond et le plus sûr: l'instinct ontologique de la liberté." (p. 95)

"Nous entrerons dans l'Histoire ou nous nous figurons à jamais en destin." (p. 97)

L'instinct ontologique de la liberté ne suffit pas. La jeunesse contestataire le prouve, qui s'excite le désapprendre la politique, que s'approprie une petite-bourgeoisie dont le nationalisme n'a guère pour projet d'éliminer le double du Canadien français.

Et comment éviter la névrose si on ignore le plus élémentaire du procès historique dans lequel on vit? Ou comment éviter de finir à la chambre à gaz?

Jean Bouthillette au dernier chapitre "Reconquête" n'écrit que 2 pages.

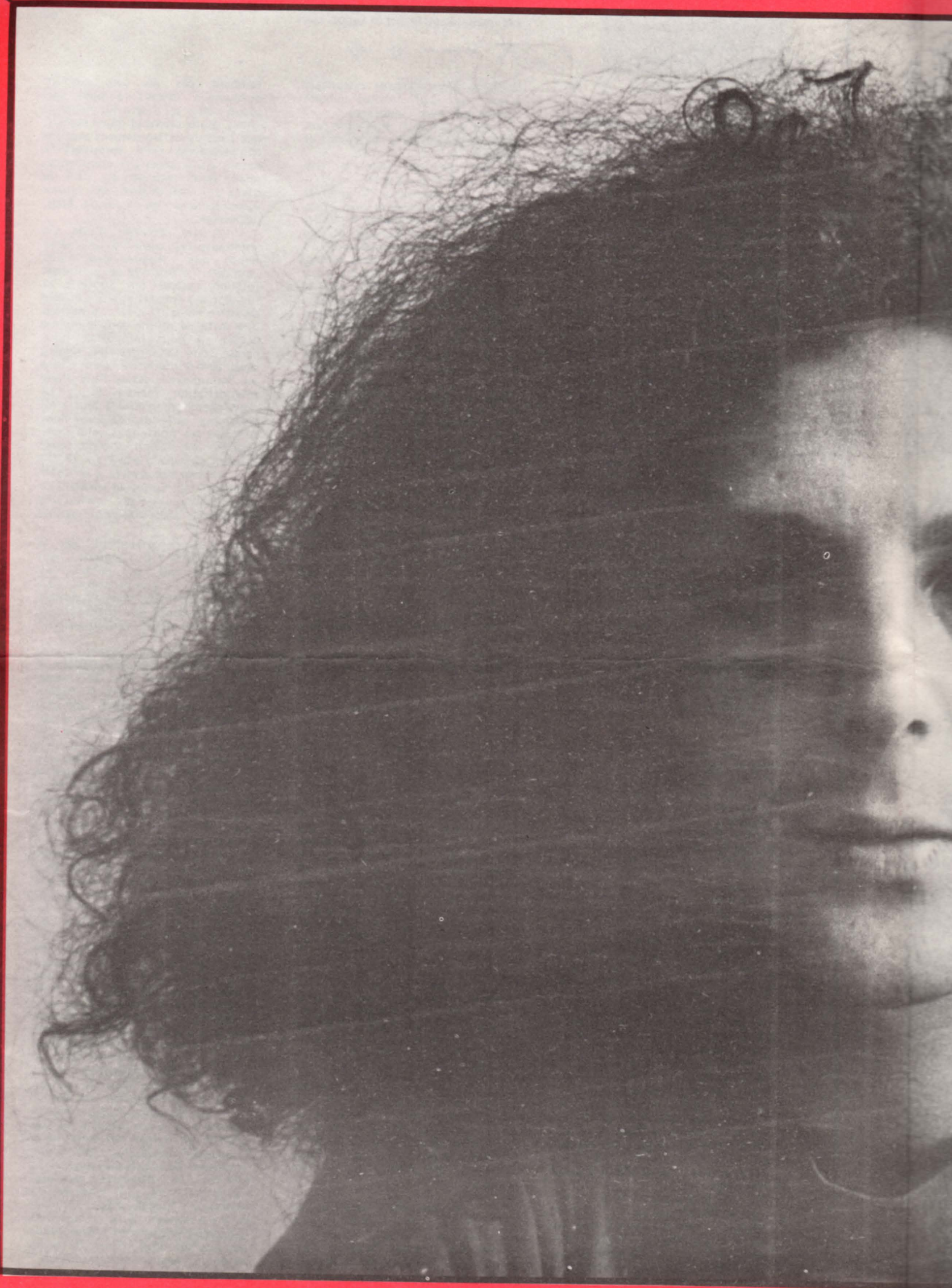
Cet essai d'incisive que son écriture comme par accumulation de stances fonde, par là même est inaugural mais aussi engendre sa propre impuissance terminale. La littéralité du tragique de ce livre implacable se retourne contre lui à son terme. Le livre rompt un cercle vicieux, mais choit dans un vide que son plein creuse. Là où il fallait absolument que l'analyse du Canadien français soit amenée en conjonction avec une analyse de la lutte de classes et de la lutte contre l'impérialisme américain, l'ennemi principal, le discours de Bouthillette se brise de ce qui en faisait la valeur novatrice: un sens dramaturgique du sujet et de son "écrire", au dernier moment confiné à ce qui le détermine: un humanisme reconduisant les termes d'une idéologie bourgeoise dominante, celle d'une classe dont le pouvoir serait menacé si le Canadien français se libérait de son double et se concrétisait Québécois, ce qu'il ne fera que sa reconquête d'une identité com-prise dans la lutte pour la dictature du prolétariat. Le personnage reste en quête d'auteur, celui-ci n'ayant pas "pris conscience" du producteur, produisant son écriture de telle sorte qu'elle soit ouverte à l'Histoire; et à la limite du Poème celui-ci bien sûr se clôt, laissant inachevé le travail d'information/éducation entreprise...

On comprend que je tiens le très beau livre de Jean Bouthillette pour un livre absolument indispensable, parce que c'est un livre authentiquement de l'aujourd'hui au Québec (ce qui implique modifiant celui-ci), parce que son échec à son terme a quelque chose d'exemplaire et qui peut s'ouvrir sur la production d'autres écritures, par Jean Bouthillette ou par d'autres, parce que le mérite premier de ce livre, ainsi écrit, est de poser la question même de l'écriture "politique", comme l'analyse de l'aliénation québécoise ne fournit pas de réponses mais pose les questions qui seules motivent un savoir...

11 février 73



BOUNCER PA



Denis V



PARALLELE



Roger Charbonneau GAP

Vanier





à Guy Côté le Jeune, ces souvenirs d'images.

## LE RECIT DE DON ZEMAITIS

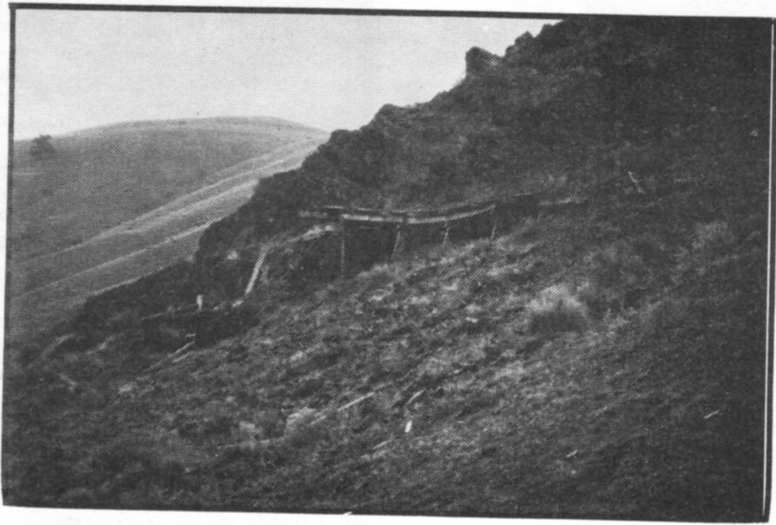
Nous n'avions quitté Calgary la veille, tout équipés, armés de pied en cap de caméras, lentilles, Nagras, talent et idées, pour continuer le tournage de ce documentaire corporatif sur les transports par mer et par route que nous nous efforçons de rendre intéressant.

Nous devons nous rendre jusqu'à Vancouver, avec la complicité de deux routiers, tout en filmant les embuscades mortelles et les pièges cachés dans les tournants d'une route toute en lacets de glace et de pierre, aux fluctuations climatiques étonnantes.

Don, le second routier, aux prises avec des problèmes mécaniques, nous avait rejoint entre Banff et Golden dans le courant de l'après-midi et, comme il était bilingue (ukrainien-anglais) et que, de l'équipe de tournage (Bernard, Jean-Marie et Guy), j'étais le seul pouvant me débrouiller sans trop de difficultés dans l'une de ces langues (l'anglais en l'occurrence), j'ajoutai à mes nombreuses fonctions (chercheur, assistant-réalisateur, gérant de production, ingénieur du son) celle d'interprète et je pris place dans son énorme tracteur pour le reste du voyage.

J'avais d'ailleurs fait la première partie du voyage dans le tracteur de Richard Normandeau, l'autre routier, un francophone du ghetto de Rivière-à-la-Paix, trop heureux de parler enfin français à l'intérieur de son travail avec quelqu'un d'autre que les filles de spuzzum,<sup>1</sup> qui s'enthousiasmaient à me le décrire, me le rendant passionnant et me l'anecdotaient selon les lieux traversés.

C'est ainsi que le lendemain de cette veille, de ce départ. Don Zemaitis, lui aussi merveilleux conteur d'histoires, me raconta celle de Walhachin, lorsque nous y passâmes, ébloui par un soleil se couchant entre les montagnes et irradiant d'un or qui aurait pu être celui des Incas cette région désertique où quelques pins décharnés tachaient de vert sombre la terre qui avait pris la couleur du soleil.



La mystérieuse clôture de bois sombre courant pendant des milles à mi-hauteur des collines et que la lumière paraît d'un mystère qui me harcelait provoqua les questions et les réponses.

"Au XIX<sup>ème</sup> siècle, toute cette région était encore en colonisation. Des immigrants écossais, je pense, vinrent s'établir à Walhachin, au bord de la rivière Thompson, où auparavant quelques Indiens vivaient d'élevage, de chasse et de quelques cultures pas très fourniees. Ce sont les immigrants qui fondèrent le village et décidèrent de cultiver les collines. Mais comme l'hiver est très court, qu'il ne pleut pas souvent et que la terre n'y avait produit qu'une toundra assez maigre, ils se heurtèrent bientôt au problème de la survie. Ils persévérèrent et avec les conseils des Indiens, leur courage et leur imagination, ils créèrent un système d'irrigation d'une simplicité extraordinaire et d'une efficacité qu'ils croyaient devenir rentable. Et ce avec une économie de moyens tout à fait écossaise. C'est ce système

(1) Spuzzum: Petit village de la vallée du Fraser, entre Boston Bar et Hope, acheté par un canadien-français de Vancouver, bien que né au Québec et où cohabitent anciens Québécois attirés par les Rocheuses et Amérindiens de la région du Sasquatch et dont il faudrait bien raconter l'histoire l'un de ces jours. Escalier francophone de nombreux routiers, le "Miss Spuzzum Snack Bar" présente les plus belles serveuses de la Transcanadienne.

d'irrigation qui seul reste pour témoigner de la grande fertilité de cette vallée pendant des années. Car il fonctionna extrêmement bien pendant toute la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et fit de Walhachin le haut-lieu d'un miracle de l'agriculture. Il était pourtant bien simple: les colons s'étaient aperçus après quelques saisons, que la neige s'écoulait trop rapidement dans la rivière au printemps, ce qui fait qu'il ne restait plus d'eau, l'été, pour permettre à la récolte de s'épanouir: ils construisirent donc cette clôture, à mi-hauteur des collines, au-dessus des champs en culture, pour faire un embâcle et retenir le maximum de neige sur les sommets, ce qui fait qu'au printemps, celle-ci mettait deux fois plus de temps à fondre, alors que la vallée était déjà dégagée, ce qui donnait le temps aux habitants du village de faire une récolte pour assurer l'hiver. Avec ce système, Walhachin devint le seul endroit verdoyant entre Kamloops et Cache Creek et en très peu de temps. Ça dura bien quelques dizaines d'années et c'est une catastrophe bien involontaire qui vint mettre fin à cette réussite. En 1914, l'Angleterre et l'Allemagne entrent en guerre, il y a conscription et les colons de Walhachin, en bons citoyens britanniques et patrides se portent tous volontaires. Ils partent tous pour le front et il ne reste ici que les vieillards, les femmes et les enfants. De tous ceux qui partirent en 1914, il n'en est revenu que deux. Tous les autres ont été tués. Les cultures ont été abandonnées, faute de bras et les cowboys sont venus prendre la place des indiens pour faire de l'élevage ici. La vallée a retrouvé sa sécheresse.

Mais ça demeure quand même un très beau coin. Je connais des tas d'Américains qui donneraient \$60,000.00 pour voir un aussi beau paysage que ce que nous voyons aujourd'hui. J'ai toujours aimé ce coin, cependant c'est bien la première fois que je le vois aussi beau."

Je résume un peu tout ce que Don me dit cet après-midi-là.

## 24 IMAGES/SECONDE



Cette carte postale de \$60,000.00 fut pour ma rétine l'anticipation d'une brûlure de 1000 soleils.

## PROLEGOMENES A LA MORT D'UN PEUPLE

Et, c'est dans le mouvement du récit de Don que j'entrepris le tourisme intérieur qui aurait dû me mener au désespoir d'être et d'absolu. C'est dans ce mouvement que je découvris aussi le tourisme, tel que pratiqué partout péjorativement: cette recherche des coutumes de son pays dans les autres pays. Car sur le moment, il n'aurait su être question de tourisme, à quelque niveau sémantique que ce fut, surtout arrivant de Thunder Bay qui est peut-être la ville la plus ennuyante du Canada (je sais ce dont je parle, j'ai passé une semaine à Napanee en Ontario et 3 jours à Ottawa, déjà): nous étions en plein travail et qui plus est, en pleine vie car c'était devenu une fête pour nous que ce travail. Il n'était donc pas question de tourisme. De plus, il faut bien le dire, je n'aurais jamais visité les Rocheuses pour le plaisir de la chose, pour le tourisme et les cartes postales: c'est probablement cette absence de préoccupations égocentriques et xénophobes (tous les touristes sont xénophobes) qui fit que ce voyage fut plus qu'un simple voyage, une prise de conscience de ma faculté de mouvement, une prise de conscience de ma volonté de bonheur, une prise de conscience de mon ouverture à la vie.



Et c'est ce soleil majuscule sur une terre morte qui réduisait l'oeuvre d'un siècle en toundra.

La toundra s'empare de nos pensées comme de ce pays et les ronds conifères jaunes n'épargnent plus ce qui devient peu à peu un autre désert sous le ciel de nos boîtes crâniennes. Nous avons eu pour survivre l'ingéniosité des colons de la Walhachin et celle des Brûlés de l'Abitibi et les guerres et les fatigues ont rompu les digues que notre invention avait érigées contre les avalanches et pour les faire servir, ces avalanches, à notre survie. Les récoltes qui proviennent de la Walhachin sont de plus en plus maigres et quelques boeufs à avenir d'abattoir y trouvent encore pitance et broutage entre une saison de neige et une saison de mort. La désolation prolongera-t-elle longtemps ce long sommeil que nous attendons avec tant d'impatience, comme cet enfant ayant glissé sous les roues d'un camion et qui a hâte de l'avoir senti passer pour ne plus avoir peur (ou encore parfois cette impatience de la mort entre les jambes d'une femme)?

Il n'y a plus de soldats qui reviennent à la Walhachin; il n'y a plus de soldats qui reviennent nulle part: l'homme s'arrête où l'uniforme commence et à quoi servent tous ces morts? L'homme, inspiré sans doute du génie



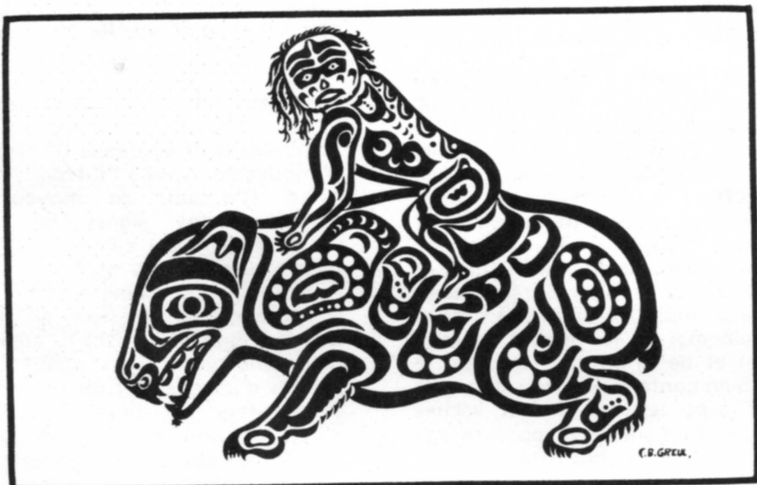
Sekani, Kwakiutl, Nex-Percé ou Castor (quel magnifique surnom pour une famille Amérindienne dans une histoire de digues, d'embâcles et d'irrigation!), qui avait pensé cet exemplaire système d'irrigation le protégeant de la neige colonisatrice et utilisant cette énergie blanche à transformer l'essence d'une terre désolée, cet homme et tous ses semblables du village, perdit humanité, génie, femme, village, vallée et mort quand il perdit la vie. Ils furent plus de cent ainsi qui partirent et qui ne revinrent jamais et les femmes désespérèrent de l'utilité des embâcles de bois. La nature retrouva sa vallée et les cowboys, reprenant les terres rouges, utilisèrent cette longue agonie pour leurs boeufs. La Walhachin, que cent hommes avaient faite verte, redevint jaune et le demeura. La tournure de cette mort devenait incantatoire au-delà des mots de Don et des situations de lieu, et tous les désespoirs d'identité m'assaillaient comme l'intensité de lumière.

Quand je la traversai, en novembre, ce soleil jaune de 16 heures m'éblouit et je découvris bien vite que c'était la beauté de ma mort qui m'avait renversé. Je n'avais jamais pensé avoir en moi, traversant l'oeil, tant de pouvoirs sur la nature et sur mon destin. J'en restai bouche-bée et mon cerveau aveuglé comme un immense réservoir à remplir d'ors. Ce décor était celui des musiques rédemptrices qui fouettaient mes sangs, à l'écoute desquelles je m'oblitérais, avec le soleil en plus et le seul soleil pouvant faire exploser cette musique. Aucune photo, aucune image, même s'il nous en est resté quelques-unes au rythme de 24 par seconde et que le soleil a brûlées, ne pourra jamais rendre la vie à cette lumière de la mort: c'était le feu embrasant Huguette Gaulin sur la Place Vauquelin, la veille du jour où je rencontrai Mingus pour la première fois à l'Esquire Show Bar et où il me joua un blues d'un humour tout à fait Kébécois; c'était le feu de cet intense soleil irradiant du matin de Claude Gauvreau sur la Terrasse Saint-Denis.

Et plus tard, je me questionnai, méditatif, pourquoi cette horrible splendeur de nos suicides?

Je ne m'en étais pas inquiété sur le coup, car on n'interrompt pas l'orgasme, mais l'intensité de la question n'en fut que plus grande par la suite. De réponse, il ne me restait que la constatation: que notre destinée commune était exemplaire et que les possibilités d'émancipation individuelle étaient à la mesure de notre destinée commune, mais que les guerres et les uniformes où nos propres autorités, celles que nous nous donnions avec un masochisme exquis, se complaisaient à nous fourrer, amenuisant notre vie à sa propre agonie.

Nous sommes les soldats de la Walhachin qui ne reviendront pas, ayant laissé leur vie sur les barricades de leurs embâcles, et qui partaient vers les uniformes avec une conscience de cercueil, mais nous perdons même cette conscience de cercueil dans le voyage que notre irrésolution et le charme des autorités nous fait entreprendre vers la mort. Car un peuple, donné en pâture à ses traditions et aux traditions de ceux dont il a pris la place, a toujours la mémoire des rites mortuaires. Ainsi l'ont encore, cette mémoire, les Sékani, Kwakiuti ou Haïda et les survivants de la Walhachin, les fils de ceux qui ne



sont pas revenus et que nous avons rencontrés dans les Royal Canadian Legions de Revelstoke et de Kamloops ou sur Granville à Vancouver dans les boutiques 'restricted' marquées du chat noir ironique. Ainsi l'ont encore cette mémoire, les Hurons, Cris, Mohawks, Montagnais, Abénakis, Ojibwas qui essaient de nous la donner au travers de nos propres génocides. Ainsi nous ne l'avons plus cette mémoire de nos morts et de notre mort, avec le bandeau des religions ou des superstitions ou des dogmes sur les yeux et préoccupés d'une vie que nous rendons jour après jour plus artificielle, d'une vie de plus en plus morte, mort dont aucune tradition ne saura nous tirer pour la rendre tout simplement vie rituelle.

Les fantômes de Walhachin Valley survivront là où les Kébécois ne sauront peut-être même pas vivre et pourtant, les Brûlés auront nourri plus de gens que les colons de la Walhachin.

La Walhachin est redevenue toundra et pinède discrète et ici, les sequoias que nous sommes s'arment de leurs dernières énergies pour rester debout dans une terre qui pourtant ne demande pas mieux que les nourrir et ne demande que ça, mais les sequoias d'ici ont accueilli à branches ouvertes leurs bûcherons. Cette terre, quand les sequoias seront fatigués de n'en tirer que les acides et auront accompli leur suicide magnifique et ordinaire, sans lendemain, cette terre deviendra toundra et les sequoias deviendront pinède et quelques pluies de fin de siècle feront peut-être surgir quelques derniers cactus-peyotl qui donneront l'illusion d'agonies et de rites.

Mais les visions-peyotl, si nous n'en sommes pas déjà là, seront un sursaut de la réalité de notre mort.

Dans la Walhachin, même en été, il ne pousse pas encore de cactus-peyotl, mais on murmure sur les routes que tout autour, de derrière les collines, d'étranges fumées à odeur de chanvre indien préservent des secrets millénaires et s'élèvent discrètement comme la fumée du foyer d'un calumet de paix.

## DU SOLEIL COMME FERMENT (ET DE LA NUIT)

Mais qu'est-ce que je dis dans ces ombres-peyotl du désert et cette morbidité qui suinte d'un réalisme trop sémantique. Dans un sens, que mon peuple soit perdu, je n'en ai que faire, me préoccupant davantage de ma propre vie, cependant, est-ce que je pourrai vivre une fois mon peuple anéanti de par sa volonté? Je deviendrais un if ou un pin nain dans la vallée de la



Walhachin, comme la mémoire de tous ceux qui sont morts ailleurs en venant de là.

Mon seul problème est que ce soleil d'apocalypse de novembre me fait me sentir sequoia et que je me veux entouré de sequoias, que je veux parler à des frères, que je veux croiser mes racines avec mes racines des autres, d'homme à homme; et, parallèlement, mon principal problème, apatride, est de constater que tous les nationalismes mènent au fascisme à plus ou moins brève échéance, bien exploités par les charroyeurs de dogmes. Je vogue ainsi entre les dogmes et les partis me disant que la plus subtile astuce de l'autorité colonisatrice que l'on se donne est justement elle de dénier toute patrie, toute nation à celui qui se trouve sous cette autorité qui devient elle-même la patrie et la nation: ce fut une manoeuvre telle dans presque tous les pays d'Afrique.

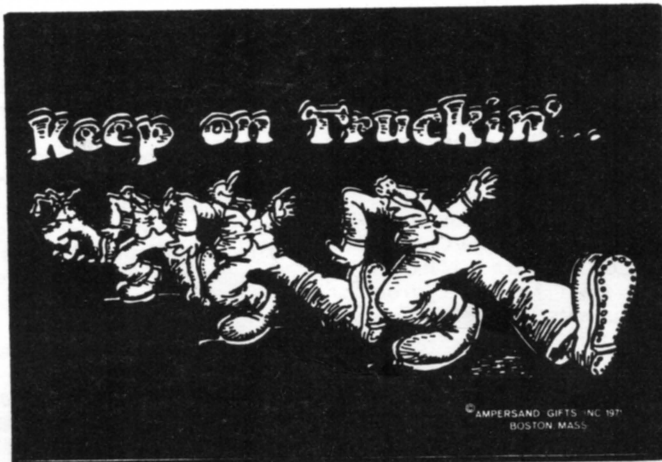
Et je pleure en pensant que pour parvenir à ma solution que je pense notre solution, notre utopie, il m'e faille être nationaliste, cultiver des concepts de patrie, d'identité culturelle et non pas d'identité tout court, me limiter à des sites géographiques, parce qu'actuellement, je ne puis me gouverner, je ne suis que Kébécois.

Et pourtant, peu importe de quel soleil ou de quelle nuit qu'il vienne, tout homme a la même triple épaisseur de derme que moi et tout homme peut admirer autant que moi le rythme vital de Charles Mingus ou la beauté furieuse de Eric Dolphy ou le lyrisme ahurissant de Doc Préfontaine et du Quatuor de Jazz Libre du Québec. . .

## CODA

"Celui qui s'exprime doit passer de la sphère brûlante des passions à la sphère relativement froide et somnolente des signes. En présence de la chose exprimée, il faut donc toujours se demander si celui qui l'exprime ne se prépare pas un profond sommeil. Une telle interrogation doit être conduite avec une rigueur sans défaillance."

Georges bataille



(à vivre)

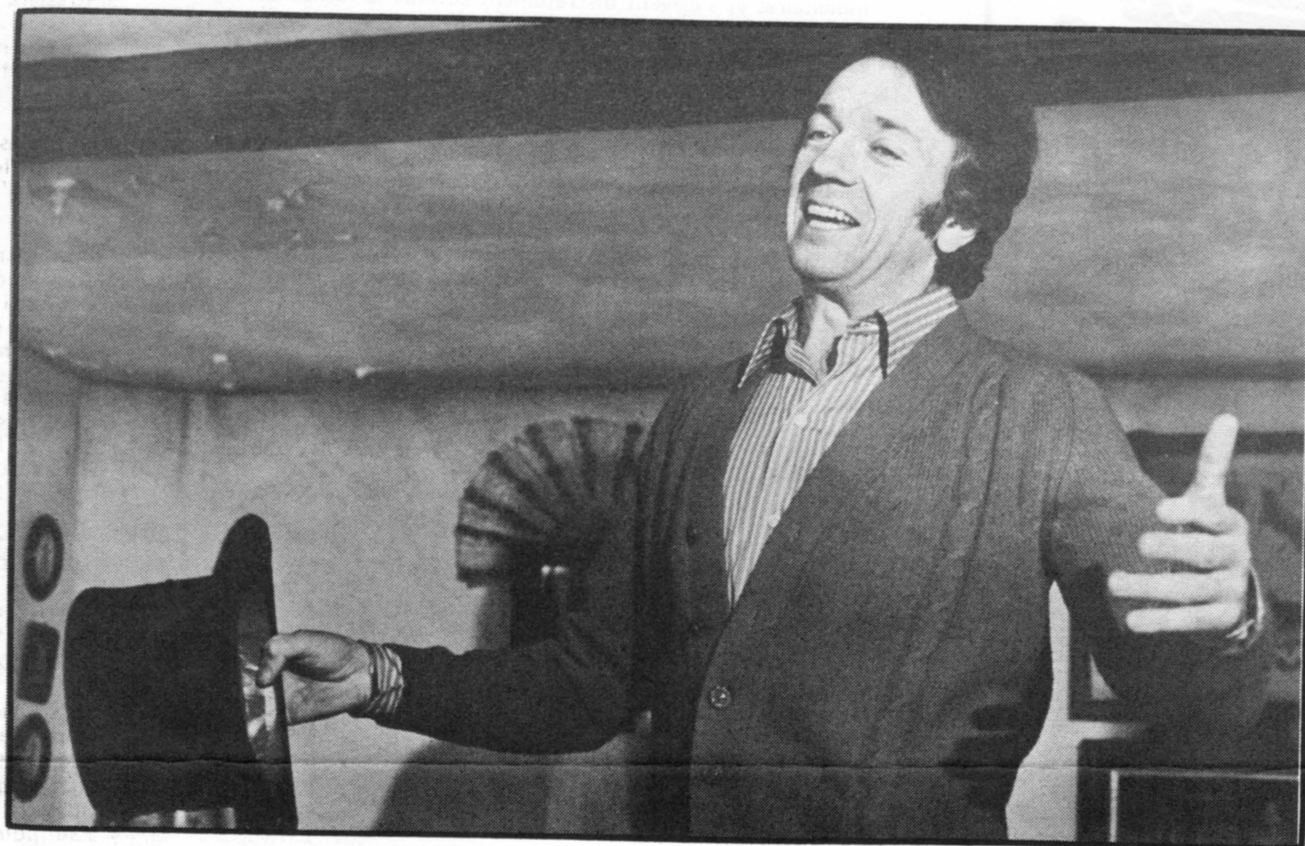
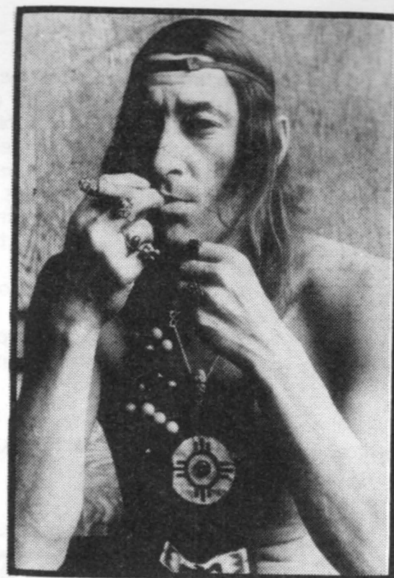
Louis Geoffroy

Montréal, février 1973.



# le cinéma, bien, mais plus que le cinéma

par patrick straram le bison ravi



## 20 ans après

Faussement moderne, drôle et touchant, à propos de la névrose d'un enfant "sans place" dans le monde préfabriqué et superfétatoire où il doit "apprendre à être" (amalgame idéologique type), c'est un divertissement à prétentions d'analyse sociologique pour endormir et donner bonne conscience (mauvaise foi), malgré un dernier quart d'heure juste et dont le clinique interroge presque, c'est un produit pour consommation courante d'un néo-académisme au service du système capitaliste que "Baxter", de Lionel Jeffries, film vu dans les locaux de Cinémas Unis Ltée, grâce à l'actif et sympathique Pierre Trolet. Patricia Neal sublime, le jeune Scott Jacoby remarquable, Jean-Pierre Cassel convaincant, pétillant avec finesse et justesse, et, soudain dans ce dernier quart d'heure, très convaincant, l'émotion, due à compréhension/présence, vraie et pénétrante, plus encore **signe**...

Ce n'est pas sans inquiétude que je le rencontre le lendemain, au Tournebrotte de l'hôtel Champlain, avec Trolet et trois autres journalistes, et sa femme délicateuse...

Nous étions arrivés ensemble à Saint-Germain-des-Près en 49-50. Avec Jeannot et un autre dont je me souviens seulement du surnom de Queue en poignée de valise, il dansait tous les soirs au Vieux-Colombier (Claude Luter et Sidney Bechet), où je faisais partie

des deux couples attractions "existentialistes" pour les touristes. Dérives au quartier, des filles, Mitzou, Marie Coffinet (celle de l'affaire Ben Barka), Kaki la magistrale, ma soeur, qui, la nuit où je ne vins pas la rejoindre au Dôme, après l'avoir revue pour la première fois depuis 5 ou 6 mois, se jeta par la fenêtre d'un 3e étage rue Delambre, "son amant la retint un moment par son slip, mais le fragile tissu céda" écrivaient les journaux annonçant son suicide. Beaucoup d'une vie s'est jouée là, alors (y compris mon départ de France, pour ensuite choisir le Québec pour pays auquel appartenir, où vivre, travailler). Que pouvait être un compagnon d'alors devenu "une grande vedette du cinéma français"?

Il est acteur par goût pour le spectacle (je l'ai: "Barefoot Contessa" de Joseph L. Mankiewicz ou "A Star Is Born" de George Cukor me bouleversent toujours aussi intensément, et les concerts de Pauline Julien, et la fièvre dans les coulisses avant "Les oranges sont vertes" de Claude Gauvreau, etc.), et parce que paresseux c'est pour lui un métier facile que celui d'acteur et qui lui permet de vivre bien. Facile métier, aux multiples difficultés complexes qu'il a apprises à aimer affronter, travailleur pour lequel jamais n'ont de cesse recherche et risques qu'il ose prendre. Le cinéma français a atteint un point zéro, plus rien ne s'y fait qui ne soit exclusivement subordonné aux recettes les plus sûres, à tous les niveaux, forme,

contenu, idéologie, rentabilité. Son rêve: travailler à Broadway, ou tourner dans une comédie musicale si le cinéma américain était capable d'en refaire. De ce qu'il a aimé le plus faire et où il pense avoir réussi: Marivaux à la télévision. Heureusement qu'à la lecture du scénario il n'a pas cru bon d'être de "J'ai mon voyage"! Question clé pour moi: les films dans lesquels il a tourné qu'il préfère? "Les jeux de l'amour" de Philippe de Broca (son 1er film, et d'ailleurs une habile comédie qui tranchait carrément à l'époque d'avec un comique à papa aussi écoeurant que le nôtre aujourd'hui), "Le caporal épinglé" de Jean Renoir et "Le charme discret de la bourgeoisie" de Luis Bunuel. Un acteur du cinéma français actuel est donc capable d'un **sens critique** sûr à propos d'existence, métier et films. Et l'homme a conservé, mûris, charme et vitalité qui singularisent. Ceci vaut que je le dise.

A l'émotion de te revoir 20 ans après s'ajoute le plaisir d'une surprise dont je doutais qu'elle fût possible (surtout au niveau auquel m'intéresse désormais le cinéma, "l'acteur" accessoire). Cher Jean-Pierre, puisses-tu te découvrir quelque "Singin' In The Rain" (ce chef-d'oeuvre de Stanley Donen et Gene Kelly, la plus extraordinaire comédie musicale et **film à propos du cinéma**) à la mesure de ton talent et de ta conscience. Moi, je suis bien content de savoir qu'un de ceux avec lesquels furent vécues follement les années d'apprentissage est parvenu à son but demeurant un **camarade**.

## faits/fantasmes et leur "dire"

"Une saison dans la vie d'Emmanuel" est un des Marie-Claire Blais que je n'ai pas encore lus. Le risque est ainsi encore moindre que je me laisse prendre à cette vaine métaphysique (pléonasme ici nécessaire) de l'adaptation d'un livre au cinéma, ce miel (connotation lévi-straussienne ici utile) auquel s'engluent tous ceux incapables d'un sens critique ou tous ceux ayant renoncé à approfondir et assumer ce qu'est la critique ("... la déchirure des enveloppes idéologiques dont notre société entoure le savoir, les sentiments, les conduites, les valeurs", en dit Roland Barthes, qu'on ne citera jamais assez, qui en dit précisément que "depuis Marx, Nietzsche, Freud, la critique (...) est le grand travail du siècle").

Un merveilleux ami, que je nomme amérindiennement le Pédagogue potager, me dit s'être avant tout ennuyé, juste après "Une saison dans la vie d'Emmanuel", de Claude Weisz, film vu au Rivoli. (Au lieu qu'au Verdi ou aux Cinémas du Vieux-Montréal, où c'était sa place.)

Aussitôt, à la Casa d'Italia, qui ne vaut pas l'Asociacion Española, où je reçus un autre soir bien trop ivre Weisz et sa splendide compagne subjugante, mais où la Molson a même goût, et l'atmosphère plaisance, je pense à ces lignes de Jean Duflot ("Politique-hebdo" 17, janvier 1971), à propos de Jean-Marie Straub et Jean-Luc Godard: "Il ne s'agit pas de savoir si la résistance et (provisoirement) l'ennui sont des preuves de l'arbitraire de leur démarche. Il faut poser maintenant que la gravité terrifiante de leurs films entame le faux sérieux bourgeois des marchands de soupe." C'est à ce seul niveau que se peut tenter, toutes proportions gardées, un déchiffrement de "Une saison dans la vie d'Emmanuel", film qui n'est pas sans fonctionner en parallèle avec "Le charme discret de la bourgeoisie", toutes proportions gardées (ne fait pas qui veut un 1er film qui vaille le 30e de Bunuel, Godard lui-même n'y parvenait pas avec "A bout de souffle").

Dans une unité de ton et de lieu d'une homogénéité admirablement soutenue (l'image et le mouvement), et à l'intérieur d'un cadre (l'urbain, au moyen de certains des signes les plus saisissants du cinéma actuel) qu'indiquent début et fin (l'un et l'autre malheureusement gâchés par la seule erreur grossière du film: Léo Ferré: là, seulement là, aurait-il fallu une dénotation québécoise, paroles d'un poète et musique d'un compositeur par un(e) interprète d'ici), relation est faite de deux structures, qui s'inter-agissent. Le pouvoir totalitaire qu'exerce une



grand'mère, sur une famille pauvre et ignorante, en milieu rural où le sous-développement est d'abord de l'entendement et du comportement, pouvoir bien réel mais qui repose sur une sorte de déformation de la vision du monde (d'où le contraste/conflit intuition tendre / amertume dure ou perception juste / injuste aveuglement). Le journal des fantasmes d'un adolescent lui-même et bien plus à deux composantes: doué / condamné, actif / agonisant, il nie le monde clos qui l'asphyxie et/mais toute la fièvre qu'il met dans les inventions et délire qui désorganisent celui-ci le referment encore plus sur lui, dont ne demeure que le Texte, objet de plaisir jusqu'à la mort qu'il ne peut que provoquer. L'admirable du film est que soit cohérente et explicite la combinatoire d'un réalisme documentaire et d'un fantasmagorie du récit. Que "dit" le film, son mouvement (l'ensemble) aussi bien que tel signe (un plan: par exemple le long traveling dans un couloir du Petit Séminaire, où les portes des classes s'ouvrent l'une après l'autre seulement après que soit passé Jean le Maigre, contre toute vraisemblance mais en toute "logique"); je n'ai pas lu le livre, de toute façon, sur l'écran, seul le travail du cinéaste fait cette dialectique d'un mécanisme et un onirisme visible ou non. Un hiératisme renvoie à l'inéluctable d'une parole que produit sa démente (produite par la parole du milieu), des excès, dans l'image, ou le geste, ou le "raccord", renvoient aux actualités où démente et parole ont lieu, bien dans une réalité. Etouffement rural et écrasement urbain, et leurs exacerbations de l'être encore pur (démon/ange) identiques et différentes, prennent alors tout leur sens, qui n'est pas celui que la paresse confine à voir d'une simple notation socio-politique, mais celui d'une contradiction inhérente, que n'a matérialisé dans son environnement que l'ignorance / démission de l'individu. Sens dernier politique, donc. A celui qui voit d'être acteur au lieu que spectateur seulement, et de comprendre que déperissement d'un village (et une famille) et "anonymatisation" de la ville (et les personnes) s'inscrivent dans un rapport des moyens de production. Flous, lenteurs, ambiguïtés, maniérismes, archaïsmes, différences de "styles" seuls permettent au film d'achever son propos. (Quand tant de films, et la plupart des québécois à succès récents, ne sont fabriqués qu'exactly comme des soupes, avec tous les ingrédients dont on convainc le consommateur qu'il les veut, à seules fins de profits, et non plus propos.) Que quelques scènes soient d'un surréalisme un peu suranné n'est pas déplacé, même si elles gênent un peu, et une "théâtralité" de l'extraordinaire Germaine Montero est nécessaire pour éviter l'identification autant que pour expliciter ce propos: la conjonction faits / fantasmes, seule "réalité", qu'il fallait ici rendre en faisant probante, insistante, questionnante, la conjonction image / imaginaire, et ce l'est presque (que Germaine Montero "ressemble" à Marthe Thierry explicite quoi?). Même processus en ce qui concerne l'un des rares curés "suffisants" du cinéma, celui qu'incarne extraordinairement Lucien Raimbourg, le clochard qui attendait Godot et en est mort récemment.

Rien qui ennue comme un produit qui se fixe pour fonction d'achever son propos (clichés, spectacles, trucs pour sensations, qui l'en empêcheraient, exclus, alors que c'est à quoi "vibre" le spectateur / critique, celui-ci alors obligé à une lecture travail autant que l'écriture).

Jean Duflot terminait les lignes dans "Politique-hebdo" mentionnées au début par celles-ci: "Si d'autres choisissent cette voie

de l'austérité, le cinéma changera. Autrement dit l'idée de la vie et la vie changeront." Voilà bien tout ce qu'il faut voir que le film a ou n'a pas de rimbaldien. Sous forme encore maladroite, il l'a.

Claude Weisz n'a certes pas fait un chef-d'œuvre. Mais "Une saison dans la vie d'Emmanuel" m'a très, très intéressé. De moins en moins de films m'intéressent.

### diamant cendre de playboy

Roman Polanski (mais où est "Le couteau dans l'eau" d'antan?) et Kenneth Tynan ont fabriqué pour Hugh M. Hefner l'extravagance dépravée / dépravante qu'il voulait en produisant "Macbeth", film au Verdi.

L'échec du film (ou sa "réussite" pour ses "auteurs"): il est traité presque exclusivement en (souvent extrêmes) gros plans et plans d'ensemble lointains, les uns et les autres, de surcroît, relevant exclusivement de l'image d'Epinal, U.S.A., et/ou du Grand Guignol, on Broadway, alors qu'on ne saurait "cinématographier" Shakespeare aujourd'hui autrement qu'au seul moyen de la distanciation brechtienne (quel film à faire, à partir de "Macbeth", sur la sorcellerie recherche de la connaissance pour venir à bout de l'obscurantisme qu'impose le christiannisme!). Jeu des acteurs, découpage, montage, rythme ne servent plus ensuite qu'à composer comme bloc le film en l'ensemble voulu de seulement des signifiés (le signifiant, forclos: l'immanence de la violence et la vanité de la vie, les contradictions du discours shakespearien d'autant plus éliminées que prédomine un pittoresque, le spectacle, "historique", accessoire par rapport au texte, mais premier le film réduit aux signifiés, donc pour consommation courante afin que le message fasciste opère si sans qu'il y "paraisse", précisément).

L'ignoble et le grotesque, mais qui affermissent l'idéologie, me font penser à ces lignes de John Cassavetes, l'un des rares derniers cinéastes américains à tenter d'informer sur le gigantesque simulacre "Playboy" néo-nazi à quoi risque d'achopper la culture américaine (dans "Cinéma Québec", vol. 2, 1): "Polanski est un cinéaste génial, bourré d'imagination. Il a des idées visuelles absolument étonnantes. Mais comme être humain, je ne

l'aime pas du tout; je le trouve détestable et dépourvu de toute chaleur communicative." Il est de plus en plus évident que l'homme finit toujours par s'inscrire selon ce qu'il produit (fait). (Et le "génie" de disparaître.)

L'écart entre un cinéma polonais d'il n'y a pas si longtemps et le cinéma capitaliste de Polonais d'aujourd'hui effare et écoeure, et effraie l'écart qui s'est creusé entre un cinéma américain des années 40 et l'actuel. Ne mentionnons que pour réfléchir (ou faire honte à ceux qui ont renoncé à réfléchir) le seul "Macbeth" jamais conçu pour l'écran et pour "agir le spectateur" au-delà de l'écran, celui, en 1947, d'Orson Welles.

### l'avenir/dictature

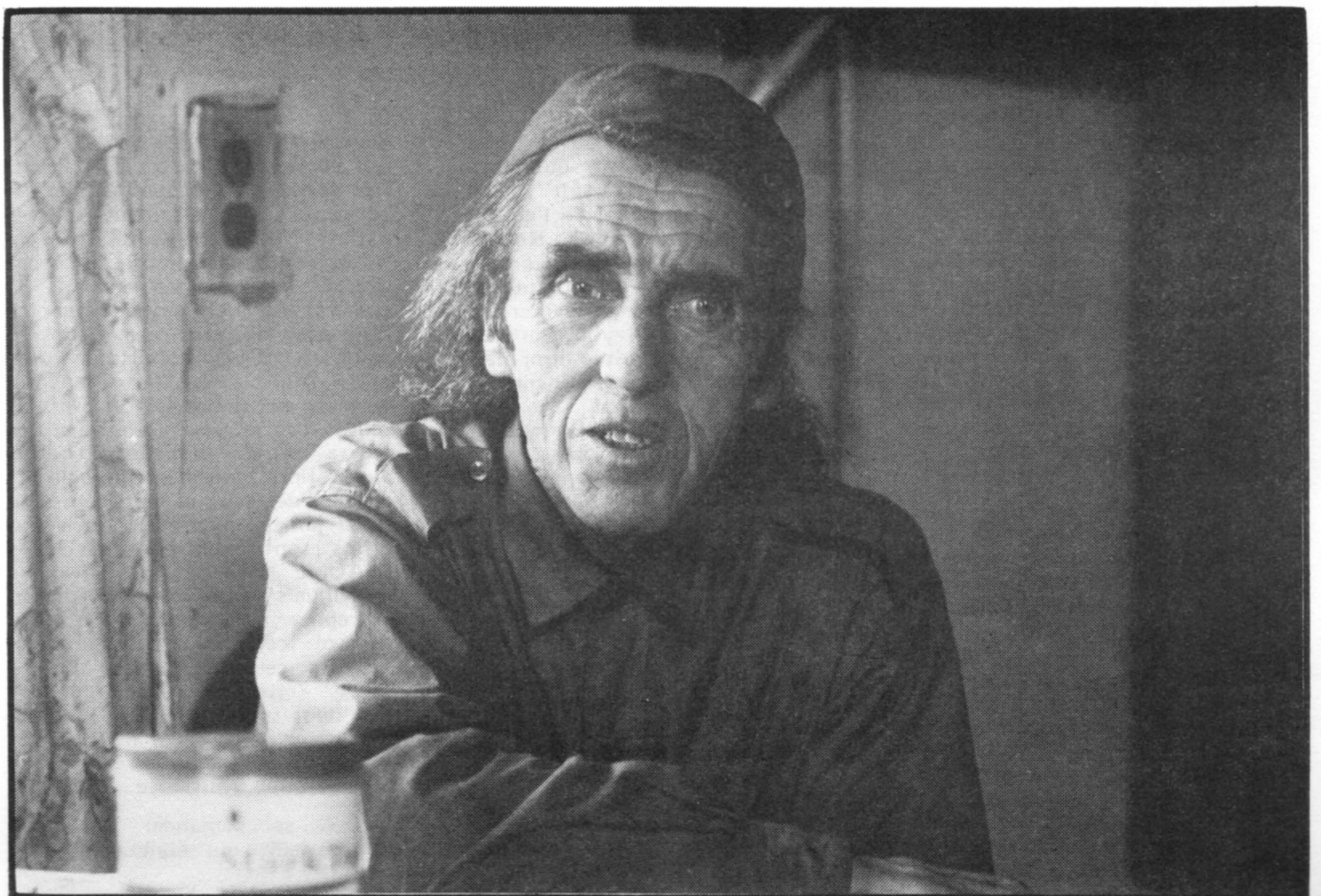
Dans le "Cahier du cinéma" 242/243 magistral, un texte magistral "Combattons le révisionnisme dans la culture" par le Groupe Lou Sin d'intervention idéologique, dans lequel est cité plus à propos que jamais Lénine, écrivant en 1919: "Nous rions de ceux qui observent une attitude négative envers la dictature du prolétariat, et nous disons que ce sont des niais incapables de comprendre qu'il faut ou la dictature du prolétariat ou celle de la bourgeoisie. Qui dit autre chose est soit un imbécile, soit un homme tellement ignare en politique que ce serait une honte de l'admettre. . . " RELIRE.

Limité par des moyens insuffisants, ce qui semble avoir été le cas pour la plupart des cinéastes ayant travaillé pour la R.A.I.: (un seul film de la série présentée à la Cinémathèque québécoise est remarquable, sans doute grâce aux capacités exceptionnelles des auteurs, "San Michele avait un coq", de Paolo et Vittorio Taviani), Joaquin Pedro de Andrade a fait un film intéressant: "Les conspirateurs". Un démontage intelligent d'une action réduite à son discours lui confère une dimension épique qui fait réfléchir, et il est fait manifeste qu'une révolution avorte la dirigeant-elle de grands bourgeois.

"The Assassination of Leon Trotsky", idée et cinéma contraires du précédent, postule, postulat type du libéralisme, que l'avenir de la révolution dépendrait d'un seul héros, un surhomme. La lutte des classes réduite à ce qu'avait de plus révisionniste la pensée théorique de Trotsky. Le film ne vaut que parce qu'il "expose" démission et suicide de Joseph Losey (un cinéaste

brechtien d'avant-garde de 1948 à 68). Du marxisme-léninisme n'est retenu qu'un esthétisme, les symboles renvoyant à une morale et son "style" aux antipodes de tout matérialisme dialectique. Références eisensteiniennes les plus discutables et presque maladroites: taureaux sculptés à l'entrée de l'arène (lions du Palais d'Hiver), une corrida exagérément sanglante ("Que Viva Mexico"). La névrose (créativité) du meurtrier (Alain Delon grotesque) expliquerait seule le besoin du meurtre de Trotsky, par antithèse merveilleux "humaniste" (comme Boisset "humanise" Ben Barka dans l'infect "L'attentat"). Dans ce film d'un baroque grandiose, qui fait penser au Visconti de "Mort à Venise", la mise à mort qui clôt la corrida n'a d'autre sens que la castration de Losey, le bornant à cet apogélétique d'un Trotsky adialectique, androgyne. On ne traite pas ainsi, en contresens, le problème de la lutte des classes. Au moyen du pire cinéma néo-capitaliste: Richard Burton Trotsky, et un seul exemple du "discours": un ouvrier peint au pistolet des slogans communistes, il se tourne vers l'écran, soudain alors entièrement rougi. Losey s'est assassiné.

Marcel Carrière avec "Chez nous, c'est chez nous", film vu à la Cinémathèque québécoise, démontre que nous ne sommes pas chez nous. Ce film, vécu longtemps avant que d'être tourné, raconte la désintégration de Sainte Octavie de l'Avenir, l'une des paroisses "déplacées" en Gaspésie, à fins d'exploitation du sol par des trusts américains. L'avenir...! Les Québécois envoyés "coloniser" des lieux, dont, une fois qu'ils les ont fait leurs, ils sont chassés, sans grand espoir pour la plupart de "recyclage". Une structure remarquable de ce film très important et très beau: le contraste entre une famille type de la collectivité dépossédée et un vieux braconnier irréductible, homme du bois et de l'alcool. Modèle réduit historique exemplaire. Quelques individus isolés, marginaux, ont imagination et énergie assez pour se soustraire à la dictature de la bourgeoisie et système capitaliste, qui défont la vie. Mais pour ré-inventer la vie, et que tous les hommes le soient totalement, intégralement, donc avec tous, il faut détruire le capitalisme, pour pouvoir édifier le socialisme. Préalable que seuls exploitants et imbéciles ne comprennent pas: dictature du prolétariat.





# changer la vue

André Roy

Bon. Puisqu'il le faut, allons-y carrément: la critique cinématographique (comme d'ailleurs la critique littéraire) n'existe plus au Québec depuis plus de deux ans (depuis octobre 70?). Ouvrez les quotidiens et les hebdomadaires, leur supplément artistique, et que lisez-vous: une suite d'articles insignifiants, ternes, bien petits-bourgeois, idéalistes, reflets évidents de l'idéologie que véhiculent ces journaux.

## Aux shakespeariens de se prononcer

Prenez, par exemple, la période s'étendant du début-février à la mi-mars: il y avait un tas de films intéressants, exaltants, qui ne demandaient qu'à être discutés, questionnés (comme ceux de la RAI, présentés à la Cinémathèque québécoise). De quoi parle-t-on? De TAUREAU. (Interviews, reportages, compte-rendus, notules, d'ailleurs tous sympathiques au film de Perron). Or c'est l'un des plus mauvais films québécois qui soient sortis dernièrement: film sans nerfs, sans colonne vertébrale, flottant entre morve et mollusque, complaisamment grivois, cumulant tous les clichés rentables d'un produit sentimentaliste / lacrymaliste (poésie des champs de marguerites, la pureté / fraîcheur des pauvres innocents, l'exploitation de l'idiot de la famille, etc.). Film doublement à dénoncer ("descendre") car prétentieux à tous les niveaux; au moins un Héroux ne se voile pas pudiquement la face du prétexte artistique: lui, c'est l'exploitation sous toutes ses formes. Un Perron est plus dangereux qu'un Héroux.

Les critiques ne savent pas réfléchir et faire la part des choses. On aura droit avec le dernier Héroux à une offensive publicitaire et à un amoncellement d'articles sur J'AI MON VOYAGE.

Dans Le Devoir, Scully nous donnera deux longs articles, dont le dernier est une description presque séquence par séquence du film. Et de terminer sur ces mots: "C'est ce qu'on appelle de l'information". Moi, je dis que les papiers de Robert Guy Scully sont purement et simplement de la promotion, qu'ils ne font que "mousser le produit" (l'expression est de Marcellin Pleyne). Le Devoir a un agent de publicité, mais pas un critique en Scully.

Remarquez qu'on n'est pas mieux servi par Québec-Presse, qui se dit journal de gauche, journal pour les travailleurs. On y retrouve, sous la plume de Robert Lévesque, le même genre de discours que dans les journaux du pouvoir.

Robert Lévesque accordera une pleine page à Denis Héroux: reportage, parce que sans critique, qui rendra sympathique l'entreprise commerciale (d'abrutissement) de Héroux. Mais ce n'est pas tout: la semaine suivante, J'AI MON VOYAGE aura droit à un long

article de huit paragraphes et à une photo, article qui se terminera sur ces mots: "En fait, pourquoi parler de ce genre de films (sinon pour en dénoncer la bêtise et l'aliénation)? On ne parle pas de tous les navets venus de France ou d'ailleurs et qui font le second programme du Midway ou du Crystal. J'AI MON VOYAGE est de la même eau". Il y a des inconséquences qui sont graves, car elles biaisent, détournent les véritables questions sur le cinéma (et particulièrement sur notre cinématographie nationale).

Mais sur l'absence critique, il n'y a pas plus flagrant exemple que les micro-critiques du directeur de Cinéma-Québec, le dénommé Jean-Pierre Tadros. Pour vous rendre compte de l'ineptie et la débilité intellectuelles, lisez cet article sur le MACBETH de Roman Polansky:



PSAUME ROUGE, un film hongrois de Jancso Miklos

Qu'on soit pour, ou que l'on soit contre, il fallait que l'on montre ce "Macbeth". On s'étonnera peut-être de voir l'enfant terrible du cinéma, Roman Polansky, s'essayer à ce drame classique; on sourira en pensant que Hugh Hefner, qu'on pouvait croire plus familier avec Playboy qu'avec Shakespeare, a produit le film; mais il est souvent des rencontres incongrues. Le résultat... je vous laisse pour une fois le soin d'en juger par vous-mêmes. Aux shakespeariens de se prononcer!" (in Le Devoir, 16 mars '73)

## Jancso Miklos

Les critiques sont malhonnêtes. Se soumettant à l'actualité des distributeurs-exploiteurs, ils ne parlent pas du vrai visage du cinéma, ils le sabotent. Ils sont paresseux; plusieurs sont incompetents (est-ce que Jean-Claude Lord est compétent?). Pourquoi n'ont-ils rien écrit sur la série de films produits par la radio-télévision italienne (la RAI)? Les cinéastes n'étaient pas des

inconnus: Jancso (au moins 5 films de lui ont déjà été présentés aux Montréalais), Taviani (SOUS LE SIGNE DU SCORPION), Sanjines (LE SANG DU CONDOR), Cavani (FRANCOIS D'ASSISE, LES CANNIBALES), de Seta (BANDITS A ORGO SOLO). (Soit dit en passant, ce n'est pas notre organisme radio-canadien qui produirait un film de Groulx, Leduc ou Lamothe). Ecrivons donc.

Jancso: LA TECNICA E IL RITO. Mais avant de parler de ce film, quelques mots sur les précédents films de Jancso, sur PSAUME ROUGE en particulier.

Les sujets des films jancsiens sont tous historiques (dans PSAUME ROUGE, c'est la révolte des ouvriers agricoles hongrois à la fin du siècle dernier). Mais chez Jancso, les situations historiques sont réduites à une pure

car les rôles étaient souvent renversés, les situations inversées et par là même les significations bousculées. Tout ça subordonné à ce que j'appellerai une mécanique jancsienne: celle des longs travellings de caméra qui articulaient les divers trajets politiques. Dans LES SANS-ESPOIR, SILENCE ET CRI, SIRROCO D'HIVER, ce parti-pris esthétique était tellement poussé à fond que l'oeuvre de Jancso s'annonçait comme une immense tautologie filmique, qu'une répétition d'un système formel. Ce système sera brisé une première fois dans AH! CA IRA; il l'est encore dans PSAUME ROUGE.

De nouveaux éléments introduits: plans stables et courts, gros plans, couple groupe/individu, chants/discours qui rendent moins ambigu le propos initial de Jancso: parler du pouvoir en général, du stalinisme en particulier. Les gros plans amènent des personnages ayant un statut particulier, donc qui ont des contradictions personnelles, peuvent trahir, collaborer (leur faiblesse n'est pas assimilée à celle d'un groupe comme dans les précédents Jancso). Le groupe, lui, est homogène, sans défaillances, et c'est comme force politique unie qu'il affronte l'autre groupe (son opposé politique, idéologique): groupe qui se déplace en chantant: défilés-ballets constituant un autre ordre de discours politique.

Si Jancso a un peu plus éliminé les ambiguïtés politiques des actions, par une dichotomie plus ferme, plus didactique, il n'a pourtant pas renoncé à son travail de recherche, dans la mise en scène surtout. Exemple: un personnage meurt pour aussitôt "renaître", se muer en un autre; ce soldat, qui se prend d'amitié pour les ouvriers, est fusillé, tombe, se relève et devient un soldat servile du pouvoir; tous les ouvriers encerclés par l'armée sont tués, mais au plan suivant, ils sont là pour continuer la lutte. Ces personnages qui se fondent, se distinguent, se multiplient, leur mort relance à chaque fois le film comme elle relance le combat dans le temps (la lutte des ouvriers agricoles s'étend sur plusieurs années). Continuellement ainsi, propos politique et procédés filmiques s'inter-influencent, s'inter-subordonnent, ce qui fait que l'oeuvre jancsienne ne se donne jamais entièrement, trop complexe, à la première vision (et là la méconnaissance de l'histoire hongroise y est pour quelque chose) et son fonctionnement filmique (fascinant, subjugant par la surabondance des signifiants, surtout dans les premiers films, qui en affaiblissait leur portée), dérouté, dérange et demande un regard multiple et attentif.

Parlant justement de ce point, je me demande si dans LA TECNICA E IL RITO, ce fonctionnement filmique, par trop

A se demander qui était l'opresseur, qui était l'oppressé,



de complaisance dans son système, n'atténue pas le propos de Jancso. Ici, c'est le fascisme et les mécanismes de la prise d'un pouvoir / oppression qui devaient être décrits en la jeune personne du politicien Attila. Comme dans PSAUME ROUGE, gros plans (ironiques/ironisants), personnages mourant et renaissant, plans stables et courts et longs travellings, discours individuels et discours collectifs, chants et danses, mais il y a inadéquation entre événements dramatiques et événements formels qui amincit considérablement le message politique — comme si Jancso s'était leurré sur l'efficacité de son esthétique trop parfaite; LA TECNICA E IL RITO, film mystifié.

#### Taviani, Sanjines et les autres

Malgré tout, films de Jancso Miklos absolument neufs, inouïs d'intelligence comme ceux des frères Taviani, Paolo et Vittorio pré-nommés. Les films des Taviani ne sont pas, par ailleurs, sans rapports avec ceux de Jancso: politique et idéologie y sont extrêmement mêlés, mais le fond dramatique est plus traditionnel. SAN MICHELE AVEVA UN GALLO racontent les dix ans d'un anarchiste italien, Giulio Manieri: Giulio en prison qui se représente discutant de politique, qui dramatise ses idées (il se fait du cinéma, en quelque sorte) et Giulio s'engueulant, durant son trajet (dans la lagune vénitienne) vers une autre prison, avec un groupe d'activistes arrêtés. Ce qui permet aux frères Taviani une critique sévère de l'illusion révolutionnaire, de l'engagement et de l'action politiques. Tout ça est articulé dans un ton à la fois picaresque, pathétique et dérisoire. SAN MICHELE AVEVA UN GALLO,

avec ses faux jeux, ses faux raccords, est un film à la fois didactique et provocateur: récit **questionnant** dans sa simplicité audacieuse et son tranquille irrespect des dogmes (politiques et cinématographiques).

Avec Sanjines, et LA NOTTE DI SAN JUAN, on a encore à faire à un discours politique. LE SANG DU CONDOR dénonçait les

dénonciation impitoyable de l'impérialisme, de l'oppression, LA NOTTE DI SAN JUAN est presque un film politique parfait si ce n'était l'utilisation d'une musique (surtout à la dernière séquence) (musique pour exalter (à) la révolution) qui trouble, perturbe et amortit sens et regard critiques.

Les films de de Seta et de Cavani m'ont paru faibles. DIARO



PSAUME ROUGE, film présenté aux cinémas du Vieux-Montréal (plus tard, récemment à l'Outremont)

meurtres impérialistes (par coopérants interposés); LA NOTTE DI SAN JUAN est encore le récit de meurtres, ceux commis par l'armée bolivienne contre les mineurs, de 1942 à 1967. Sanjines décrit scrupuleusement les diverses actions des didacteurs militaires (soutenus par la CIA) et la réaction et le combat des mineurs en un genre didactique plutôt efficace. Film de

DI UN MAESTRO, enquête, paraît-il, audacieuse sur l'école d'aujourd'hui, manquait sérieusement d'audace et de portée critique. Fabriqué comme un reportage télévisé, le film piétinait dans l'anecdote annulant tout constat politique (l'école comme appareil idéologique). L'OSPITE, avec son ton désuet, compassé, avec ses fantômes faussement poétiques

et aucunement révélateurs, est une oeuvre inutile parce que sans analyse scientifique de la schizophrénie. Si Liliana Cavani avait lu L'ANTI-OEDIPE, elle n'aurait pas donné ce film poussiéreux et arriéré.

De Cavani, j'avais déjà vu un FRANCOIS D'ASSISE qui, sans ruer dans les brancards, demeurait un film moderne par une liberté de ton assez surprenante. Tout ça pour vous dire que je viens de voir un autre film sur François d'Assise (je dois être rendu à mon cinquième) d'un autre italien: BROTHER SUN, SISTER MOON du dénommé Zeffirelli. Je tiens à en parler, même si c'est une oeuvre minable, car son ROMEO AND JULIET avait fait plusieurs victimes, spectateurs mystifiés (grâce beaucoup à la critique qui y avaient vu une oeuvre pleine de fraîcheur, de simplicité et le reste). BROTHER SUN, SISTER MOON ne diffère guère du précédent par son emploi de clichés, de poncifs et de trucs; des petits oiseaux, des petites fleurs (champ de marguerites) et de bondieuseries, on en sort assommés; il n'y a pas une once de talent, d'invention durant les 120 minutes de ce film qui a l'air d'être fabriqué à partir de stock shots d'images poétiques. Et je ne parle pas du ronron musical (musique de Donovan) qui enfle ou diminue selon l'intensité dramatique. Film construit à partir de recettes éprouvées et pour faire des recettes.

Je pense que je vais m'en tenir aux films présentés à la Cinémathèque québécoise: les chances y sont plus grandes de voir des films intelligents, qui font réfléchir et **changer la vue** (sur le monde et le cinéma).

#### suite de la page 8

secrétaires de l'Université tapent des manuscrits (poèmes, romans) pour boucler leurs fins de mois. S'amène un auteur nommé Thomas D'amour, et hop-là, tout est changé!

Jamais dans un récit, la réalité québécoise n'a été traitée de façon aussi faussée, aussi affectée, aussi trompeuse. Tout fonctionne comme si Godbout voulait à tout prix donner une image "chic/cheap" du québécois et de sa parlure. Sur la couverture du livre, on nous les présente comme "savoureux, drôles, sympathiques". Le langage employé n'a aucun rapport avec la réalité décrite. Les comparaisons salées, imagées à outrance, sont lourdes et amanchées pour montrer comment nous savons être truculents. En dactylographiant le manuscrit de Thomas D'amour, les deux secrétaires Marielle et Mariette échangent des réflexions. Ces réflexions qui se veulent évidemment populaires, sont le comble du snobisme. Le langage veut éblouir par son direct, complètement recherché, il devient complètement indirect. Marielle parlera de "symbole sexuel", lorsqu'une personne utilise un terme comme "symbole" il faut normalement s'attendre (même au Québec, monsieur Godbout) à ce qu'elle utilise correctement le terme "sexuel". Après tout, malgré les Tabous, le terme "sexuel" est plus couramment employé que le terme "symbole". Du moins, dans le

milieu décrit par le récit. L'Auteur voit la littérature française comme une belle séductrice affalée, il continue cependant à sourire à son jardin "kébécois". Les critiques diront: le choix de vivre ici... Mais c'est justement sur ce "sourire" qu'il faudrait s'attarder. Peut-être en est-il un de mépris? Ceci semble une question de mots, mais c'est justement ce qu'est la littérature. Les personnages parlent aussi "d'analyse-critique-sociale" de "Doctorat clitoris causa", de l'"Uropes" (évidemment), de "Je ne veux pas influencer votre Oeuvre" etc... Le joul employé par Godbout est un faux-joul. Je dirais même, un mauvais joul par rapport à celui employé par Jacques Renaud dans son Cassé, et par Tremblay dans ses pièces. Mireille s'apprêtant à dactylographier un passage du manuscrit, s'empresse de faire remarquer tout bonnement à sa camarade d'appartement:

"Ostie d'bâtard de sacrement d'épaisse de Mireille les oreilles! Wouaou! Arrosez-moi les pompiers! ça c'est le bout d'la marde en chien!" (p.35)

Evidemment à la page précédente, cette même Mireille (tellement typique des secrétaires de l'Université de Montréal... !!!) nous avait tout naturellement cité un extrait de l'introduction de Graal Flibuste de Robert Pinget (collection 10/18). Cette même Mireille connaît également Butor, boit du café Van Hoot, est jeune, se réfère souvent de façon assez paradoxale à des passages complets du petit catéchisme et au langage des landrettes automatiques. Le

portrait fait coloré, mais la couleur est fausse. On trace un profil, mais celui que l'on veut voir ou que l'on peut voir... Les dialogues crus (les français sont tellement grivois...) sont "plaqués" (ce mot résume d'ailleurs D'amour, P.Q.), sans réalisme et menés de manière très prétentieuse.

"Si tu mets un jupon y aura plus personne pour te pogner le cul (et c'est nous qui ajoutons, parle-t-on ici de l'Université? ??). Mal Faire Moi-Même, le café. Avec de la chicorée s'il le faut! (nous ajoutons: nous savons que les français s'amusent beaucoup de cette histoire de chicorée et de café — cf blagues dans le journal Pilote, nous savons que le québécois consomme davantage de café en poudre que de chicorée. Il est peu plausible dans un dialogue entre deux québécois qu'un "pogner le cul" voisine "la chicorée") Lave calvaire! Efface tes péchés!" (p.30)

Une scène de lesbianisme est particulièrement sans fondement dans l'ensemble du récit. Disons que ce "saucisson" (extravagant dans des cuisses qui reviennent sans cesse à des notions de religion) est de trop. Le fait est que, le langage dans le nouveau roman de Godbout est l'indice d'une double aliénation: le joul (accusant dans son existence même, l'aliénation économique du prolétariat québécois), et deuxièmement, la manière raffinée d'orthographier ce joul (accusant l'aliénation euro-culturelle de tous les québécois qui travaillent dans un organisme fédéral — Radio-Canada,

ONF et ailleurs — et sont violemment en faveur de la libération du peuple québécois dont ils discutent — utilisant un langage vert et poli, semé de termes populaires — dans une terrasse du boulevard Saint-Michel). Les personnages du roman n'ont pas de "fun" (comme nous savons en avoir), ils ont du "fonne" (et ça fait plus bleu/blanc/rouge). Quant au lecteur, ça dépend de lui... Le tout fait recherché. Le livre fait local/huppé. Le fameux cas de K est soulevé, sur-employé au Québec (Chamberland, Duguay et imitateurs), le K finit par devenir une convention au même titre que le Q. La réalité québécoise est présentée déformée — mais encore une fois, la critique lira/dira l'inverse. Les événements d'Octobre deviennent des cellules d'amour, ce gadget social était trop beau/facile pour ne pas l'utiliser. Ces graves moments québécois s'hippissent (WOW! WOW! WOW!!!), s'adoucissent, se vendent bien, font sourire, sont récupérés.

Kamouraska et D'Amour P.Q. sont des produits de l'overground. Fabriqués pour des européens, ils ne peuvent que plaire ici... Nous lisons souvent ces importations avec un oeil de fierté, d'acceptation inconditionnelle, avec une joie qui masque/embrouille nos rictus colonisés. Étrangement, ces récits confortablement aliénés/aliénants seront encore analysés comme des catalyseurs, comme des documents vrais. S'ils avaient au moins l'humilité de leur fiction. Le baseball et la chansonnette ne sont pas les seuls domaines où les québécois pètent de faux scores.

Claude Beausoleil



# vs cinéma opportuniste & straight life men : l'homocinéma women

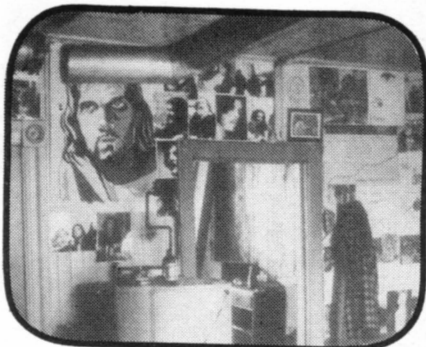
## LA TÊTE AU NEUTRE (Film réalisé par Jean Gagné - 71 / 72)

Entrevue avec:

Jean Gagné (réalisateur), l'Hobosanstête, L' (les) Empérillet (s),  
l'Équateur, Little Nemo, Flip, ETOUSLEZOTRES.

Propos recueillis et/ou inventés sur dérivatif pop-corned beef par

Jocelyn Pagé



LE PROBLEME DES INDIENS EST DANS LA TÊTE DE  
CEUX QUI NE LE SONT PAS

J.P.: C'est coït la Tête au Neutre?

J.G.: C'est l'exception du monde, l'envers du décor. La marche manquante qui t'introduit dans la réalité assujettie à l'imagination. Après quatre draughts, la pellicule garroche l'atout que tu détiens hors-jeu.

Flip: Tu vas t'éveiller!

J.G.: T'inquiètes pas, c't'une grosse balloune. J'ai les poignées vissées autour du crâne.

L'empérillet: Il y avait dans New-York Piano Bar Balloune une insatisfaction congénitale liée au monde social, politique, économique, et culturel qui nous entoure. Toute définition absolue écartant le changement, les raccords rythmiques qui pénètrent un grand mouvement de va-et-vient dans le temps. Surpris à jeter un sort (aucun lien avec le Dominion nous fait bien...) qui n'avait d'autre intention que d'intensifier le contact avec le.

J.G.: Stop. Pour les mamans pour les pipans.

ETOUSLEZOTRES: Mange donc d'la marde.

J.P.: Y avait-il détermination à négliger tout carcan idéologique préconçu?

J.G.: Ma situation (économique et culturelle) démontre et détermine assez bien de quel bord je suis. Il y a aussi le pari d'être, d'accéder à de nouvelles visions. Quand il n'y aura plus de monstres, il s'agira d'en être un soi-même. Nous revendiquons le droit d'être des monstres.

"DEVENIR ADULTE, C'EST ACCUMULER DE LA MERDE"

Flip: Tu vas te réveiller!

— Jerry Rubin.

J.G.: J'attends pas après les ramasseurs de poubelles pour me décroter le cerveau. C'est un film fait avec du beurre de peanuts pendant trois ans. Un cinéaste, c'est un gars qui fait des films. Y faut pu attendre une subvention pendant deux ou trois ans, pi faire des films après. Krist, tu prends ce qui t'appartient, pi tu travailles. Y en a qui appelle ça voler. Y en a aussi qui ont fait "leur justice". Law and order.

"TOURNE LA CHEVILLETTE ET LA POLITESSE  
CHIERA" — de plus en plus de monde.

L'équateur: A la décharge les allos métalliques de la famille.

Little Nemo: Hé! Flip, c'est moi qui dirige maintenant.

L'empérillaid: C'est l'histoire du monde en péril. Ceux qui refusent aussi "Injustice, Indifférence et Inconsistance" (Patrick Straram). Ceux qui décident (n'y a-t-il d'autres choix,?) de vivre différemment de la programmation CKAC-CJRP-le canal 10. Ceux qui "tournent" le poste quand ils arrivent dans une taverne. Ceux qui n'ont pas la langue dans leur poche mais la poche sur la langue.

ETOUSLEZOTRES:

Jonquière Chicoutimi Alma  
Québec Trois-Rivières Montréal  
Chibougamau Hauterive Tadoussac  
Thetford-Mines Asbestos Rivière-du-Loup  
Îles aux Slacks Grande-Rivière Bersimis  
Île-aux-Grues Tabernak Y'a pas de bières

J.P.: La Tête au Neutre, ça signifie kwa?

J.G.: La tête au neutre.

L'équateur: ...

J.G.: Par peur d'une certaine logique: le puzzle constitue l'antidote. Premièrement, la tête comme organe physiologique, peut sembler à certains un objet de connaissance réelle, visqueux et sans contingence ou problématique; (h)or(s), l'oeil exerce un contrôle non discursif sur le système nerveux qui, lui, peut échapper à la mémoire, si civilisée soit-elle, et demande donc une totale réintégration du ventre au cerveau. Leur parler serait faire une démonstration de notre faiblesse, alors qu'il s'agit d'inventer à leur nez ce qu'il trouve de plus laid et de plus médiocre; cela, parce que c'est plus réel, plus physiquement vrai. Troisièmement, je m'endors de plus en plus souvent dans les salles de cinéma, ce que tout le monde fait d'ailleurs. Le pouvoir a la patience d'un mort quand il s'agit de piéger le langage.

FLIP: DRIIIIIIING

LENUMEROQUEVOUSCOMPOSEZN'APPARAÎTPLUSAST-BRUNO

L'hobosanstête: Nul équilibre ne peut se rompre sans l'accession mobile de l'imagination, c'est-à-dire perspective à angle différé de la réalité.

J.P.: Pour un langage constituant la part du discours sous-tendu, l'industrie cinématographique se situe-t-elle dans l'ornière?

J.G.: Le vrai cinéma underground, c'est celui de Héroux et Cie. "Ils" font (du verbe fabriquer) un "cinéma" parallèle au cinéma. Ça n'a aucun rapport. Ce n'est même pas comiks, c'est le cinéma (de l')absurde. La révolution culturelle (non pas la cultural revolution exportée ex-USA) devrait se composer à partir des éditoriaux — téléjournals, comme quoi à force d'en éliminer, on cartoon son idéologie.

Les Empérillots: C'est une voyageuse invertébrée.

J.P.: Du film comme texture, le reste circonscrit à bloquer l'embrayage d'un système régulateur de tensions. A



droite les vitrines d'apparat. Joindre au commerce la possibilité d'un Fort Knox (marchandises) humain: sans doute pour classer jouissance/puissance à frontière de la manipulation (no U turn). Classe dominante et "Exit" d'une certaine imagination, volonté de supprimer toute énergie dans sa (ses) formulation(s). "L'ART" peut-il rencontrer d'autres exigences qu'une érotisation de l'égo (refus des "Vases Communicants"). "Place aux mystères objectifs"....

Il n'est somme toute qu'une minorité d'introvertis pour se rassurer sur notre sort.  
Nourris les cochons à l'eau claire, ils viendront nettoyer ton balcon.



(photos: Exrol Gagné)

PLAGE II: Entre-dit: pour une décolonisation de l'interdit

Des Indiens d'Amérique Centrale ("Les derniers êtres libres" — J.M.G. Le Clézio — la honte qu'il soupèse à dire cela et ceci — le pourrissement gonorrhée de notre civilisation) le langage est l'acte (le geste de ne pas se casser la cheville à marcher en forêt); la parole survivance d'obsessions, masques, objets de carrure interposés entre le ciel et la paille sèche s'embrouillant, s'insinuant, opérant le vertige cuisses chaudes s'élimant dans l'orgasme. Bruit de pneus. Mon char emparqué à ras l'indicatif visible qui nettoie/souricière/qu'est ma vie. La Tête au Neutre: Cinéma Québec janvier-février 1973 pagination 40. Il ne suffit pas d'opérer une déstructuration des rapports sociaux pour programmer Casser. Alourdir Allumer. Joindre. Défendre. Prostitution. Libre Arbitre. Caresser. Surgir - est-ce à dire février étudiant de la grève; le lien entre le spectateur-lecteur as-signé au procès verbal de sa propre identité. Système politique TOPLESS. Il est osé de poursuivre sans songes la cavité de soutien qui oppose le surplus d'hormones; androgyne; accouplé aux mêmes barrières qui nous délient de notre subconscient

## PARLER C'EST L'OUBLI DU SACRIFICE

Octobre et mon corps: un an de survie. S'il eut s'agi de ne relier le geste à la parole, sans l'entre-dit, poser le bras ou le coude ou le ventre près de l'horlogerie du du du danger. Limitant sur place la giclée sans revers. Le problème situé à n'être qu'un fragment, une polarisation de tangentes, d'inexactitudes colorant le fil continu projeté sur l'écran. Visages, vies ridées. No U Turn. Ou le coude ou l'idée ou le ventre enfoncé dans l'anus souriant du désir (être en dehors de). I can get no satisfaction. Déboulé l'escalier sans images: aboutir à la boue qui colle en cataplasmes sur l'artère: dévider sur place le passé à l'envers, pour surgir sans: se limiter sa proie.

((DES INDIENS D'AMERIQUE CENTRALE ABATTENT UN BOEING EN PLEIN VOL)))

((LE LIVRE A CONNU UN ESSOR DEPUIS L'EXPOSITION TENU A KINGSTON)))

Ecrire en sous-titre MolotovCock et Réélection Votion sont les matrices d'un présent absolu. "Il est dans l'essence des symboles d'être symboliques" ou "L'art est une sottise"; tout mot fixé Lettres de Guerre — Vaché. Ou capter le regard infléchi de Vanier: "Nous admettrons la culture le jour où une oeuvre d'art nous fera décharger". T'aimerais-je si le monde n'était qu'un vaisseau nocturne ne balayant que la nuit? Après l'exception du décor à la criée le casque informe du pubis les poils sous la langue après l'attente pénétration lente de la verge entre les lèvres et le vagin strié qui lorgne sur le kleenex. La soumission à l'exactitude des choses et/ou les gestes par.

ECRIRE C'EST LE REGRET DU SACRIFICE

Jocelyn Pagé

# AS-TU DEUX MINUTES?

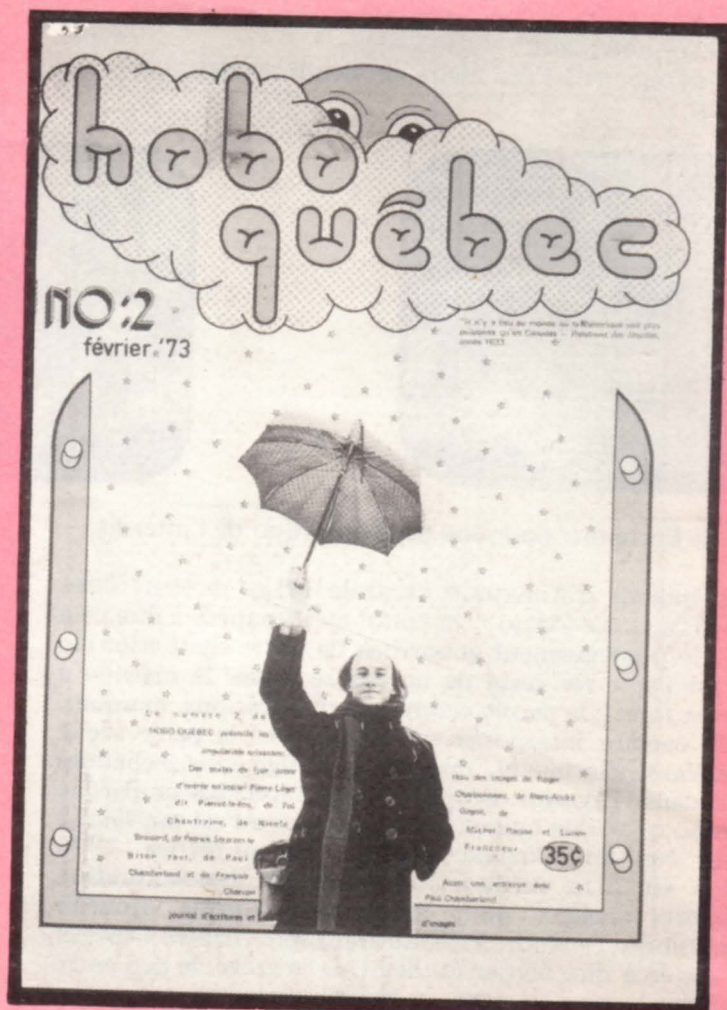
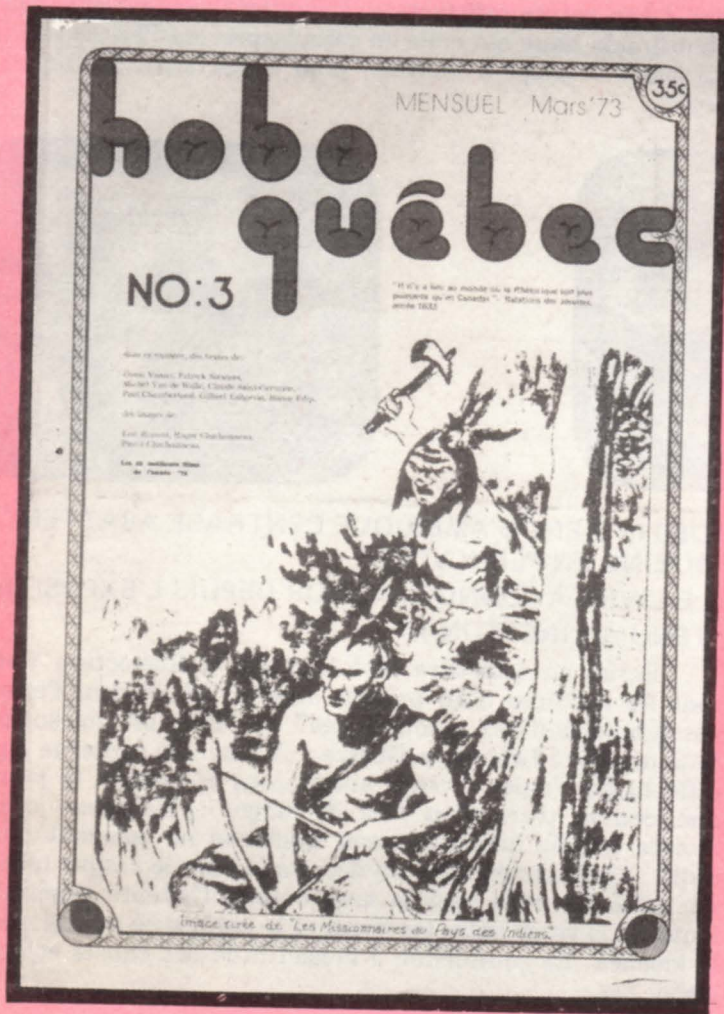
Lis le nouveau  
QUÉBEC-PRESSE

QUÉBEC-PRESSE

9670 rue PELOQUIN, MTL, 308



# abonnez ~ vous



## "HOBO QUEBEC" JOURNAL D'ÉCRITURE ET D'IMAGES

Hobo-Québec connaîtra 10 parutions en 1973, soit:  
janvier/février/mars/avril/mai/juin-août/septembre/octobre/novembre/décembre.

Pour \$3.00, vous recevrez chacun de ces numéros, contribuant, par la même occasion, à la consolidation du seul journal d'expression/création au (beau) Québec.

Nom ..... Prénom.....

Adresse ..... Ville..... Province.....

Téléphone..... Occupation .....

(S.V.P. joindre chèque ou mandat-poste au montant de \$3.00 — abonnement de soutien: \$5.00 ! — au nom de Hobo-Québec).

Adressez votre enveloppe à:

Hobo-Québec,  
Case Postale 464,  
Succursale "C",  
Montréal.